

Gioconda

Kokantzis, Nikos

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

R É C I T

Nikos Kokantzis



Gioconda

 *l'aube*

GIOCONDA

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

© S. Patakis SA & Panagiota Barbari,
Athens, 2011

© Éditions de l'Aube, 2012
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0645-6

Nikos Kokàntzis

Gioconda

récit traduit du grec par Michel Volkovitch

éditions de l'aube

CECI EST UNE HISTOIRE VRAIE.

Hier, une fois de plus, j'ai vu en rêve mon ancien quartier. Rêve la nuit, cauchemar le jour, quand on voit ce qu'ils en ont fait. Moi, au moins, je l'ai connu du temps de sa beauté. J'ai eu la grande chance de naître et grandir là-bas, j'y ai vécu la guerre, l'Occupation, puis quelques années encore.

À l'époque, avant-guerre, dans des quartiers comme le nôtre, les gens vivaient dans des maisons et non dans des « résidences » ; il y avait des jardins et des fleurs, mais pas de voitures ; chaque saison avait encore son parfum, et le silence de la nuit n'était troublé que par l'abolement d'un chien, le chant d'un coq avant le jour, les grenouilles dans la citerne du voisin l'été, le laitier du matin et les premiers bavardages des ménagères – par tout cela, et tant d'autres choses.

Il y avait alors là-bas une maison pauvre, devenue très importante pour moi. Elle était basse, allongée, avec un toit pentu de vieilles tuiles ; une treille courait sur la moitié de la façade et au-dessus de la porte. Il y avait d'un côté un semblant de jardin, avec deux ou trois pots de fleurs, des herbes folles et des orties, mais aussi un grand figuier, et une prétendue barrière qui ne faisait que marquer le terrain sans rien protéger – protéger quoi, et de qui ? C'était un jardin honnête et sans façons, dû pour un peu à la main de l'homme et pour beaucoup à celle de Dieu, un jardin délicieux, que pendant des années jusqu'à ce jour, parcourant les parcs des villes d'Europe, j'ai conservé dans mon cœur avec la nostalgie de ses recoins, de ses cailloux, ses bestioles, ses lézards, ses cigales, du monde immense contenu dans ce mouchoir de poche où nous avons joué, grandi, vécu, appris – surtout appris.

VOICI L'HISTOIRE.

Entre cette maison et la nôtre il y avait un terrain vague, une parcelle envahie de hautes herbes en été, dont nous ne savions même pas qui était le propriétaire, ce dernier ne s'étant jamais montré ; c'était le lieu où se retrouvait la bande, un lieu de discussions, de jeux, de disputes et d'amitié. C'est là que nous jouions à chat, à cache-cache, aux explorateurs dans la jungle, et que nous nous racontions nos histoires, allongés dans les hautes herbes, les soirs d'été.

La bande elle-même, à laquelle pouvait s'ajouter, selon l'heure et les circonstances, n'importe quel gamin du coin ou de passage, se composait de mes deux cousins et moi et des enfants de la famille habitant la fameuse maison. Ils étaient six : quatre filles – les plus âgées –, puis deux garçons nettement plus jeunes que nous. Il y avait des différences d'âge entre nous, bien sûr, mais pendant quelques années cet écart ne fut pas apparent et nous jouions tous ensemble.

C'étaient des juifs. Des pauvres, comme je l'ai dit. Mais les parents, pleins de bonne humeur, ignoraient leur pauvreté et vivaient comme si de rien n'était. En ce temps-là, d'ailleurs, les différences entre les modes de vie des familles n'étaient pas si frappantes. Ils avaient avec eux une vieille grand-mère qui avait sûrement connu des jours meilleurs, et conservait une allure imposante, aristocratique. L'air hautain, elle parlait d'une voix basse et impérieuse, et laissait bien entendre qu'elle attendait révérence ou baisemain. Mais il n'y avait en elle aucune froideur, elle n'inspirait aucune gêne. Au contraire, elle vous amenait à l'aimer, vous donnait envie de vous conformer à ses manières, tant elle y mettait du naturel. Sa fille et son gendre, les parents de mes amis, gens pourtant plus simples, participaient de bon cœur à cette ambiance. Il y avait dans leur conduite une noblesse naturelle qui, jointe à leur bon cœur et à leur hospitalité chaleureuse, les faisait aimer de tous dans le quartier, même si tous avaient tendance, le plus souvent sans malice, à les prendre un peu à la légère, et même à se moquer d'eux.

Ce qui rendait leur position plus singulière encore, c'est qu'en dépit de leur pauvreté ils pouvaient se vanter de posséder quelque chose, tandis que des familles bien plus riches, dans la Thessalonique d'avant-guerre, n'auraient pu en dire autant. Cette humble maison d'abord, elle leur appartenait, à une époque où seuls les riches étaient propriétaires. De plus, ils avaient un piano, chose rare même dans les familles bourgeoises. Ce piano, installé chez eux depuis des années, attendait sûrement depuis aussi longtemps d'être accordé. Les enfants étaient toujours soi-disant sur le point de commencer d'apprendre à

jouer pour de bon – les deux filles aînées d’ailleurs jouaient gentiment. Enfin, pour couronner le tout, ils avaient même une voiture. Eh oui. En un temps où les riches familles elles-mêmes n’en avaient pas. C’était un antique et minuscule tacot, je ne sais même pas de quelle marque, abandonné par le frère du père des enfants qui avait émigré en Amérique. Il n’y avait pas en ce temps-là de taxe à payer – ou alors trois fois rien –, si bien qu’ils pouvaient sans problème la laisser garée, presque à demeure, dans un coin. Et quand madame Leonora, leur mère, sortait le dimanche après-midi sur son perron et appelait les enfants, d’une voix un peu forte il est vrai, à venir prendre le thé, et promettait que s’ils travaillaient leur piano ensuite, ils iraient faire un tour avec leur père en auto – combinant ainsi, de façon grandiose, tout ce qu’il y avait de plus impressionnant –, nul ne pouvait l’accuser de mensonge. Et bonne comme elle était avec tous, nul n’avait le cœur de la traiter de pimbèche.

C’est d’elle que ses enfants tenaient leurs grands yeux bruns si beaux, pleins de chaleur et de gaieté. Seule Gioconda, la quatrième, d’un an plus jeune que moi, avait des yeux gris-bleu qui louchaient un peu. Elle était belle. Grande, bien faite, avec une nonchalance dans les gestes et un sourire qui éclairait et réchauffait tout autour d’elle. C’était ma compagne de jeux préférée et je gonflais de fierté quand, parfois, surprenant les conversations de madame Leonora et de ma mère, j’apprenais que de son côté elle parlait de moi sans arrêt. Elle était toujours d’accord avec moi quand je donnais un avis, quand je proposais un jeu, un but de promenade, même si les autres se liguèrent tous contre moi. Elle s’en prenait toujours à mes contradicteurs, alors même que par politesse ou indifférence j’évitais de me défendre. En ces moments-là, plutôt rares il est vrai, sa timidité habituelle faisait place à un comportement explosif qui surprenait tout le monde, si bien que tous finalement reculaient et se rangeaient à son avis, qui bien sûr était le mien. Ni elle ni moi ne savions alors ce que déjà cela voulait dire. Elle fut mon amie la plus proche depuis que nous sûmes parler jusqu’au jour où elle partit, à quinze ans, avec toute sa famille, emmenée par les Allemands. Deux ans avant cette séparation, elle fut la première femme qui me lança un sourire, de façon soudaine, imprévue, un sourire différent de tous ceux que j’avais connus jusqu’alors, et dont elle-même devait ignorer le sens, levant les yeux jusqu’aux miens quelques instants, dans la pénombre d’une soirée de printemps, tandis que nous étions debout, vaguement mal à l’aise, sous l’abricotier de son jardin – un sourire timide, fugitif qui m’emplit d’un trouble, d’un vertige inconnus.

Nous avions l’habitude, elle et moi, d’inventer de nouveaux jeux, ou de changer les règles existantes. Une émulation silencieuse, implicite s’était déclarée entre nous, nous prenions plaisir à rivaliser

d'invention. Il fallait que nous soyons ensemble. Nous avons joué tous deux dès nos plus jeunes années, quand je ne l'avais pas encore distinguée des autres ; nous avons joué quand j'avais sept ou huit ans et elle six ou sept, quand j'avais douze ans et elle onze, qu'elle était devenue importante pour moi et que j'étais son héros : il suffisait d'un mot, d'un regard de moi pour qu'elle devienne toute rouge, et sa famille qui l'avait remarqué commentait la chose avec amusement. Nous seuls ne savions rien, sinon que nous étions heureux ensemble, mais plus qu'un bonheur c'était un besoin ; quand l'un des deux manquait à l'appel nous prenions à peine part au jeu, et une fois rassemblés nous jouions avec une intensité qui croissait d'année en année, nous jouions avec une fureur, une frénésie qui devait être le substitut le plus intense du jeu d'amour, en un temps où nous-mêmes ne savions pas encore de quoi nous étions faits.

Puis la Guerre est venue, puis l'Occupation, j'ai eu treize ans, quatorze ans, et elle, depuis ses dix ans ou presque, avait des formes, son visage était sensuel et féminin depuis l'enfance, elle avait gardé dans l'adolescence la grâce de ses gestes : à douze ans c'était déjà une femme, avec un regard comme traversé de brume, des lèvres charnues, un corps tout en courbes douces, une femme à tous points de vue, par son regard, sa voix, ses façons – mais en restant, et cela aussi m'attirait, incroyablement ignorante et douce.

Dans cette famille, tout le monde était beau. La grand-mère au visage long et sévère, au teint pâle, à l'opulente chevelure blanche ; madame Leonora et sa fille Laura, l'aînée, le portrait de sa mère, avec leur beauté à l'ancienne, leurs grands yeux romantiques, la bouche petite, le sourire timide ; Jack, le père, un grand costaud aux cheveux gris, au visage plein de bonté, au cœur d'enfant ; Renée, la deuxième fille, toute en rondeurs, vive, les yeux malins et rieurs, parfaitement consciente d'être femme et qui plus est très séduisante ; Aline, mince, pâle, diaphane, presque toujours malade, presque toujours assise dans un fauteuil à bascule qu'on sortait l'été dans le jardin et qu'en hiver on rapprochait du poêle dans la salle à manger, un livre à la main, le regard lointain, tourné vers un avenir qu'elle-même ne pourrait vivre. Puis Gioconda, ma Gioconda, la meilleure de tous. Et enfin les deux fils, Peppo, avec les plus longs cils que j'aie jamais vus chez un garçon, qui battaient devant ses yeux marron pleins de chaleur, et Maurice, amusant petit diable, minuscule mais débordant de vie, toujours prêt pour un mauvais coup. Telle était la famille de Gioconda, et on ne pouvait que l'aimer.

Il y avait pourtant, en ce qui me concernait, un point noir : leur cousin, plus âgé que moi de deux ans. Un nommé Rudi, grand, étrangement séduisant, conscient d'être beau, ce que je ne pouvais supporter, et conscient de cela aussi, même qu'il semblait s'en réjouir.

Il leur rendait visite bien trop souvent pour mon goût et se montrait aux petits soins pour Gioconda – du moins c'est ce qui me sembla bientôt, et dès lors je fus rongé de jalousie. Pire encore, j'étais forcé de reconnaître qu'il avait une foule d'autres atouts, dont il aimait faire étalage. Il était mince mais solide, vif et souple. Intelligent, beau parleur, il savait raconter les histoires drôles avec charme. Et en plus de tout cela – dont la moitié eût déjà suffi – il jouait agréablement de la guitare, il chantait d'une voix chaude, alors que la mienne, encore enrouée comme celle d'un coq, se brisait souvent au milieu d'une phrase. Bref, je devais l'admettre, il approchait la perfection, le savait et faisait tout pour que tous le sachent ; il était insupportable et je le détestais. Peu à peu cela tourna au cauchemar. Je me crus incapable de rivaliser avec lui. Je commençai à découvrir une foule de signes dotés, me semblait-il, d'un sens profond, caché, montrant que sûrement c'est lui qu'elle admirait, qu'elle préférait. Donc, elle en était amoureuse.

En arrivant à cette conclusion inévitable et terrifiante, je fus pris d'un profond désespoir. Ce qui me poussa un jour à faire quelque chose de terrible, dont j'ai honte encore aujourd'hui, même si cet acte, par la suite, ne fit que hâter mon bonheur. Cela se passa en été, un jour qu'il était encore venu chez eux en visite ; il était même resté à déjeuner, et moi qui l'avais vu venir et ne pas repartir, je n'avais rien pu avaler, gosier noué, estomac brouillé, j'étais à table et je pensais qu'au même instant il mangeait avec eux et les faisait sûrement tous rire avec ses histoires drôles, ils étaient suspendus à ses lèvres et elle le regardait admirative sans penser à moi une seconde – ou si elle y pensait, c'était seulement pour me comparer à lui et me trouver totalement insignifiant. Oui, c'était comme ça, je le savais. Ça crevait les yeux. Et plus je m'imaginais son triomphe, plus je baissais la tête sur mon assiette, avec dans la bouche le goût amer du désespoir. Je ne pus manger une seule bouchée, comme si j'avais eu l'estomac détraqué, ce qui d'ailleurs était le cas ; enfin, n'y tenant plus, je me levai de table, allai dans ma chambre et m'allongeai sur mon divan. Et je restai là, le corps lourd, immobile, mais mon cerveau tournait comme une toupie, tandis que la chaleur de l'après-midi d'été se glissait par les volets fermés et les fenêtres ouvertes, avec le crépitement des cigales et une imperceptible odeur de sel marin ; je restai allongé là, nu, paralysé, trempé de sueur, prêt à pleurer mais refusant de me laisser aller, pendant tout un long après-midi d'été, à l'heure où tous les autres dormaient, où pas un bruit ne sortait des maisons, l'heure où d'habitude, depuis plus d'un an, la chaleur elle-même, la pénombre et mon corps nu m'emplissaient l'imagination d'étreintes que je n'avais pas encore vécues mais que je savais déjà rêver, avec des corps de femmes, de belles femmes nues que je

touchais et caressais partout et dont les mains empoignaient mon corps tendu, et les baisers, les caresses, des scènes érotiques vaporeuses à m'en donner la fièvre.

Mais ce jour-là mon corps était ramolli, mon cerveau égaré. Je souffrais, jalousais, haïssais. Tout ce temps-là je me sentis complètement vaincu, abandonné. Peu à peu le lourd après-midi se mit à fraîchir, laissa la place aux odeurs du soir. Les ombres commençaient à reprendre leurs droits sur la terre. C'était l'heure où nous émergions de nos maisons, comme des insectes du soir, pour nous rassembler dans le terrain vague et nous lancer dans nos jeux. Quand je décidai d'aller les retrouver, Gioconda, Rudi et Peppo étaient devant leur porte à discuter avec deux petits voisins. Je m'approchai, affectant l'indifférence, le sang-froid, la bonne humeur. Dès le premier instant Rudi m'accabla de politesses, bien plus qu'il ne fallait – c'est du moins ce qui me sembla aussitôt, troublé que j'étais et soupçonneux : je lui trouvai la condescendance d'un supérieur à l'égard de ceux qu'il a vaincus, ou dont il sait qu'il pourra facilement les vaincre au moment qu'il voudra. Cela, naturellement, ne me remonta guère le moral. Et quand, chose plus grave encore, je crus remarquer que Gioconda était très silencieuse, qu'elle évitait mes regards – donc elle se sentait coupable, sûrement –, alors j'eus la mort dans l'âme. Pour moi, désormais, c'était clair comme de l'eau de roche. Gioconda était amoureuse de Rudi, c'est pourquoi elle se sentait coupable à mon égard ; Rudi savait qu'elle l'aimait, d'où cet air triomphant devant moi. C'était trop. Je ne pouvais le supporter. Tout ce qu'ils pouvaient dire ou faire, tout ce que moi je pouvais dire ou faire pour essayer d'avoir l'air naturel, ne pouvait soulever cette barre qui pesait sur ma nuque ni desserrer l'étau qui me broyait l'estomac. À tout moment il me fallait respirer à fond. Quant à Gioconda et Rudi, la moindre parole, le moindre geste, la plus infime nuance dans le ton de leur voix ou l'expression du visage, le plus fugitif regard, tout me semblait avoir le même sens caché. Aucun doute, ils étaient amoureux.

Je tentai de me raisonner. Je me dis que je devenais ridicule, tout cela n'existait que dans mon imagination, il ne se passait rien de mal, pour tout ce qui me semblait suspect il y avait sûrement une explication simple. Cause toujours... À peine ressentais-je un début de soulagement, que je remarquais un nouveau détail et tous les arguments de la raison s'écroulaient comme un barrage devant l'inondation. Mon cerveau, submergé sous des vagues de jalousie, restait paralysé, mes jambes étaient molles comme du coton. Je me faisais pitié. Je me sentais immensément seul, humilié. C'était mon premier échec, il avait un goût très amer. Je pris part au jeu qu'avaient commencé les autres, machinalement, sans aucune conscience de ce que je faisais, totalement absorbé par mon malheur.

C'est étrange comme en quelques heures se précisa en moi l'étendue, l'intensité de mes sentiments. C'est là que j'ai pris conscience de tout ce que je voulais faire et partager avec elle. Des images diffuses qui se mêlaient, se séparaient, se rejoignaient, formes, couleurs, une vie avec elle, tout cela baignant dans une tristesse chaude, presque humide, et très douce. J'aurais voulu m'asseoir sur une pierre, seul dans l'odeur du thym parfumant l'air du soir, et pleurer jusqu'à ce que mon cœur fonde. Et tout en étant certain de l'avoir perdue sans retour, je me laissais aller à imaginer qu'en cet instant, assis tout seul, j'allais sentir soudain une main se poser sur mon cou, et je me retournerais, et ce serait elle, dans la lumière du soir, silencieuse, pleine d'amour, la bouche pleine de baisers impatients d'être offerts. Alors une décharge de joie me traversait, et aussitôt je retombais plus bas encore, frappé de nouveau par la laideur du monde réel, je comprenais qu'évidemment rien de tel ne se produirait, que si je restais assis sur ma pierre, seul dans l'air du soir embaumé de thym, pour pleurer, l'histoire s'arrêterait là, tout simplement, avec moi sur ma pierre, seul et pleurant. Pensée qui augmentait cette pitié pour moi-même dont j'étais submergé. Et pendant tout ce temps, j'avais pleinement conscience de ce que mes sentiments, mes pensées, mes actes, le rôle que je jouais, et dont je me réjouissais même peut-être inconsciemment, étaient les sentiments, les pensées, les actes, le rôle d'un nombre incalculable de garçons de mon âge, avant moi, en ce même instant ou dans les siècles à venir, ici, ailleurs, dans le monde entier ; que tout cela avait été écrit dans des milliers d'histoires, de poèmes et de chansons bonnes, médiocres ou mauvaises, pour être lu ou entendu par tous, imité ou moqué ou simplement ignoré par des générations successives, et que moi-même, à l'instant qui me semblait le comble de l'intensité et de la nouveauté, je n'étais rien qu'un exemplaire banal, insignifiant du personnage de l'adolescent malheureux en amour. Quel manque d'originalité ! Je retrouvais par instants mon ancienne aptitude à me moquer de moi-même, mais aussitôt après je sombrais à nouveau dans les sables mouvants de mon désespoir.

Le temps passait et nous tentions en vain de nous mettre à un jeu pour de bon : cela ne durait jamais longtemps, les petits n'obéissaient pas, Gioconda semblait être ailleurs, et Rudi, très content de lui, avait une grâce, un charme fort antipathiques. Ce soir-là plus que toute autre fois – du moins ce fut mon impression – il faisait de son mieux pour être gentil avec moi. Au début je le laissai sans réagir me piétiner de sa gentillesse. Mais quand l'affaire eut assez duré, que j'eus suffisamment pataugé dans mon malheur pour satisfaire mes tendances les plus masochistes, je commençai à me dire que je ne pouvais plus le supporter. Plus du tout. C'était vraiment un ange de

gentillesse, aux petits soins pour moi. Tout ce qu'il disait, il l'adressait à moi, tout ce qu'il proposait devait avoir mon approbation. Si je n'étais pas d'accord avec lui, non seulement il n'insistait pas, mais il s'excusait aussitôt, reconnaissant que j'avais raison ; il ne pensait qu'à moi, ne se souciait que de moi, elle n'était rien pour lui, tu parles ! Il le faisait exprès, le sale hypocrite, depuis longtemps je n'avais plus le moindre doute là-dessus. Mais à quoi jouait-il, ce petit malin, avec ses mamours, Nikos par-ci, Nikos par-là – il disait mon nom même après merci, s'il te plaît ou pardon, quel culot ! Mais je n'allais pas laisser monsieur jouer ce petit jeu-là, pas question. Ça ne lui suffisait donc pas, bon Dieu, de m'avoir supplanté auprès d'elle ? Il fallait donc en plus qu'il m'humilie avec ses manières hypocrites, insupportables ? Comme cela lui allait bien... Je lui casserais son élan, moi, je le remettrais à sa place ! Je commençai à trouver du soulagement à l'idée que je devais lui rendre la pareille. Sans m'en rendre compte, je cessai de penser à ce qu'il me plairait de faire avec Gioconda pour réfléchir à ce que je pourrais lui faire à lui. Et pas seulement en paroles. J'oubliai à quel point il était plus fort, plus rapide, plus expérimenté que moi, j'oubliai mon chagrin et m'abandonnai à des rêveries où je luttais avec lui, lui flanquais une beigne qui l'envoyait au tapis, d'un seul coup d'un seul sur son nez arrogant, je le rouais de coups jusqu'à changer sa figure en morceau de viande, il ne pouvait plus parler, ne savait plus ce qu'il disait, ce n'était plus qu'un imbécile ridicule, impuissant. Pendant tout ce temps les autres me regarderaient pleins d'admiration, et elle avec plus que de l'admiration ; enfin elle me supplierait, par bonté d'âme, avec un regard qui en dirait long, d'avoir pitié de lui, de l'épargner, de ne pas perdre avec lui un temps que je pourrais consacrer à elle. Bien des années avant de lire l'histoire de Walter Mitty, j'ai été moi-même une sorte de Mitty – à cela près qu'en même temps j'avais ce sentiment affreux que tout cela n'était qu'une utopie, un rêve, de pieux désirs qui ne se réaliseraient jamais. Cela augmentait encore ma colère. Une colère qui gonflait en moi et m'aveuglait, les pensées se bousculaient, se chassaient l'une l'autre dans ma tête surchauffée, je l'injuriais intérieurement, le traitais de tous les noms, avec toute l'invention que donnent le désespoir et la vanité blessée... Je ne sais à quel moment, soudain, je me rendis compte avec horreur que depuis un certain temps déjà, inconsciemment, je m'étais laissé aller à m'exprimer tout haut, à cracher devant eux mon pus et mon venin. Je compris que tous avaient cessé de jouer et me regardaient pétrifiés de surprise, l'air interrogateur ; Rudi, pâle comme un linge, semblait changé en statue, et les yeux de Gioconda, ces yeux indescriptibles, étaient fixés sur moi, pleins d'une insondable douleur. Personne ne me regardait avec admiration, Rudi n'était pas au tapis, abattu d'un seul coup de poing,

ce n'était pas un imbécile ridicule, dans ses yeux à elle je ne lisais ni vénération, ni supplication, ni rien. Tout était simplement figé – mis à part la douleur dans ses yeux – en ce moment de cauchemar où retrouvant mes esprits je me surprénais en train de dire « ... sale juif » – et j'en eus le souffle coupé, puis la tête qui tournait, et je fis demi-tour et rentrai chez moi en courant. Je me jetai sur mon divan, je restai là, anéanti, le corps paralysé, à part mon cœur qui battait follement – jusqu'au moment où je craquai, où mon angoisse, mon remords et ma honte jaillirent du fond de moi en des sanglots incontrôlables et sans fin. Je le savais maintenant : j'avais perdu non seulement la bataille et Gioconda, mais aussi ma dignité, le respect de soi, et jusqu'au droit ne serait-ce que de la revoir – à plus forte raison de l'aimer. Ce « ... sale juif » résonnait à mes oreilles, clamant mon injustice et ma lâcheté d'avoir ainsi blessé Rudi – et pourquoi l'avoir blessé, lui aussi, mon Dieu, pourquoi, puisque même lui je l'aimais, c'est vrai, je le sentais tout à fait clairement, je le voulais pour ami plus que quiconque – et non seulement lui, mais elle aussi et sa famille et tous les juifs de partout, que j'aimais et admirais tant, moi qui avais passé en compagnie d'enfants juifs certaines des heures les plus heureuses de ma vie jusqu'alors.

À force de pleurer je m'endormis et ne me réveillai que le lendemain matin, sans avoir été dérangé par ma mère : depuis mes quatorze ans elle se montrait compréhensive et discrète, faisant comme si elle n'avait rien remarqué, alors qu'elle se posait sûrement des questions. Mon père, lui, avait à l'esprit des problèmes bien trop graves pour se soucier de mes humeurs.

En me réveillant le lendemain je ressentis une sorte de malaise avant même de savoir pourquoi, comme une boule dans l'estomac, puis tout me revint, tout ce qui s'était passé la veille, et dans la grande lumière de cette journée d'été, ce que j'avais fait m'apparut encore plus bas et méprisable. J'étais comme un fugitif pourchassé pour un crime, à cela près que je ne pouvais nulle part échapper à deux grands yeux et à ce que j'y lisais.

Par moments je me disais que je devais me conduire en homme, aller la trouver pour lui demander pardon, lui donner l'occasion de me dire en face tout ce qu'elle pensait de moi, pour être puni, pour expier – puis aller faire la même chose auprès de Rudi et des autres. Me livrer sans défense à leur colère ou leur moquerie – à eux de choisir – dans l'espoir d'alléger un peu le poids qui m'écrasait. Je pensais à tout cela et me disais que vraiment je devais aller les voir, je devais faire face. Mais j'étais trop faible et trop lâche.

Au lieu de cela, je me glissai hors de chez moi comme un voleur, pendant qu'il n'y avait personne alentour, ni elle, ni Rudi, ni aucun des autres pour me voir et venir cracher sur moi. Je partis en catimini,

le plus vite possible, soulagé mais en même temps étrangement déçu, comme si j'avais voulu malgré tout qu'il y ait quelqu'un pour me voir et me cracher dessus, car ce crachat était une eau bénite, par lui je serais lavé, délivré. Marchant vite, j'arrivai à la mer et me hissai sur le muret familial où j'avais passé des heures et des heures autrefois, seul ou avec des amis, tranquillement ou dans de grandes conversations houleuses, car nous avions entrepris, dès cet âge, de comprendre la vie et de résoudre des problèmes philosophiques, étant amenés à grandir avant l'heure par la guerre et l'Occupation. Assis sur mon muret, je m'abandonnai à la contemplation de la mer matinale, au charme lent du vol des mouettes, écoutant tristement les murmures de l'eau à mes pieds. Un peu plus loin dans l'eau, des barques de pêcheurs se balançaient voluptueusement côte à côte, tout sentait la mer et les algues sèches, tout était tranquille, à part moi.

J'entendis des pas et j'en fus agacé, personne d'autre que moi n'avait le droit d'être à ce moment-là dans ce lieu, personne, c'était mon coin, bon Dieu ! et ce jour-là j'avais le droit d'avoir mon coin à moi, rien qu'à moi, où je pourrais rester seul un moment avec ma faute. Puis je m'avisai que je n'avais même pas ce droit-là, je n'avais plus aucun droit nulle part. Je me levai, prêt à repartir – et voilà que Gioconda était là, immobile, à quelques pas de moi, je me dis mon Dieu, ce n'est pas possible, et à ce moment-là elle eut un sourire, son doux sourire timide, alors c'était donc vrai, ce n'était pas un miracle, elle restait là au lieu de disparaître, elle continuait de me regarder, de me sourire. Je fis un petit pas prudent vers elle, sans qu'elle disparaisse, je m'arrêtai et alors elle vint vers moi en rougissant, me prit la main, me ramena doucement vers le muret, me fit rasseoir puis, tranquillement, d'un mouvement harmonieux, se hissa près de moi, s'assit en remontant ses longues jambes réunies, tenant ses genoux pliés dans ses bras, le flanc collé contre le mien car nous avions peu de place, regardant les barques devant elle et sitôt assise elle se mit à parler, d'une voix calme, sans tourner la tête et sans rougir désormais, à mi-voix, d'une voix un peu enrouée mais caressante, qui semblait toujours en dire plus que les mots et qui faisait courir des lézards le long de mon dos. « Je suis désolée de ce qui s'est passé hier, désolée de ce que tu dois ressentir en ce moment. Mais si tu crois que je suis fâchée, que je ne veux plus de toi, tu te trompes. Tu entends ? » Et elle continua. Elle me dit, face à la mer qui nous souriait joyeusement, qu'elle ne s'était jamais souciée de Rudi, qu'elle ne pensait qu'à moi, mais qu'elle ne savait pas ce que moi je pensais d'elle. Il y avait des moments où elle croyait que je l'aimais et alors la lumière était plus brillante, puis venaient d'autres périodes où l'accablait l'idée qu'elle n'était rien de particulier pour moi, et alors il faisait froid. Elle pensait à moi le jour et la nuit, ne sachant pas ce qui lui arrivait, tantôt

remplie d'une joie infinie, tantôt brisée de chagrin. Elle me disait tout cela à sa façon, tendrement, tranquillement, à mi-voix. Et tandis que je l'écoutais les mouettes dansaient, les barques se frôlaient, tout chantait en moi, une impression étrange, vertigineuse. *Jamais je n'aurais cru, Gioconda bien-aimée*, mon cœur près d'éclater, je croyais m'évanouir. Et elle parlait. « Si tu veux savoir, je suis flattée de ce qui s'est passé hier. Tu vois comme je suis égoïste ? » Elle rit et poursuivit. « Moi je n'ai jamais pu l'encaisser, je t'assure. C'est un vantard, il se prend pour je ne sais qui. Si ça dépendait de moi il ne serait pas toujours fourré chez nous. Mais c'est mon cousin, les autres l'aiment bien, que veux-tu que je dise ? Il me semble que ma grand-mère n'en raffole pas non plus, mais elle ne le montre pas. » Elle parlait, parlait sans s'arrêter, sa langue s'était dénouée, elle vidait son sac. Moi je l'écoutais, ses mots étaient comme un chant, comme de la lumière, des cristaux colorés. Elle se remit à rire. « Pauvre Rudi, pour la première fois de ma vie je l'ai vu rester la bouche ouverte. Quand tu es parti, il m'a regardée comme s'il attendait que je prenne sa défense, mais moi je n'ai pas dit un mot, alors il est parti lui aussi. J'ai pitié de lui, vraiment. » Soudain elle prit un air plus grave et baissa la tête. Après un silence, elle reprit très lentement. « Seulement, tu sais, je crois que tu n'aurais pas dû dire ce que tu as dit à la fin... Ce n'était pas bien. Mais tu ne le pensais sûrement pas, dis-moi ? Ou alors pas en général, comme les gens qui souvent nous le disent, quand ils deviennent moches... » Sa voix s'étrangla. Les gens qui souvent nous le disent... Quand ils deviennent moches... Mon Dieu, voilà ce que nous leur faisons, ce que nous leur disons en pleine figure, voilà ce qu'ils sont contraints de subir, depuis des milliers d'années, avec ce que nous autres minables nous appelons leur lâcheté, alors qu'il s'agit de dignité, de courtoisie, de sagesse, choses dont nous ne pouvons avoir idée, et encore moins faire usage, nous les petits malins, nous si moches. Et voilà que j'avais fait la même chose que tous les autres, j'étais moche moi aussi. Je me mis à bafouiller. « Moi... jamais... je te le jure... » Mais déjà elle s'était remise à parler, à voix basse. « Et pourtant ça ne m'a pas blessée... Peut-être que j'aurais dû me fâcher... Mais pour moi une seule chose comptait : les sentiments que tu as montrés pour moi. Tu sais depuis combien de temps j'attendais, sans savoir ce qu'il y avait dans ton cœur ? Quand nous comprenons tout d'un coup que la réalité correspond à nos désirs, que nos peurs sont injustifiées, que ce qui n'arrivait pas vient d'arriver, tout devient parfaitement beau, on ne se soucie plus de rien. Comme quand on n'a rien mangé depuis longtemps, qu'on a très faim et qu'on pense ne rien trouver à manger : alors le moindre bout de pain est bon comme du gâteau. Tu ne crois pas ? » Elle me regarda pour la première fois, ses yeux attendaient ma réponse. J'étais sans voix. Elle me regardait

toujours et dans ses yeux tremblait une lueur de doute. Je devenais fou. « Oui, oui, je te crois, bien sûr », m'écriai-je, et je me sentis insondablement stupide, car je ne trouvais rien d'autre à dire : à voir mon allure et mon visage, on aurait très bien pu penser que j'étais aveugle et sourd-muet. J'étais étouffé par tout ce que j'avais à dire. Perdu dans un délire de bonheur, une tornade de joie. Avant qu'elle ait pu comprendre dans quel état j'étais, je lui demandai : « Dis-moi, comment tu m'as trouvé ici ? » « Mais je suis une sorcière, tu ne savais pas ? » Sa voix était un rire. *Je ne le savais pas, belle sorcière bien-aimée...* Et je me redis alors que je devais l'aimer beaucoup, depuis très longtemps, mais je ne l'aurais pas encore découvert s'il n'y avait eu Rudi, le merveilleux Rudi, que Dieu veille sur toi Rudi mon ami, et te donne une joie égale à celle que je ressens. « Une sorcière, bien sûr ! Je vois ce qui se passe au loin, et la nuit, à cheval sur mon balai, je m'envole et vais où je veux en un clin d'œil. Qu'est-ce que tu crois ? Je sais préparer des philtres magiques et en donner à qui je veux pour qu'il les boive et éprouve ce que je veux. » Elle parlait maintenant comme dans un rêve. « Et tu sais, je peux même, si je veux, faire tomber quelqu'un amoureux de moi... » Elle s'interrompit brusquement, devint rouge comme une pivoine. « Ah ! ah ! » la taquinai-je, « c'est donc toi qui avais préparé l'infusion que j'ai bue chez vous l'autre jour ? » Elle me jeta un coup d'œil reconnaissant, puis se tourna vers la mer.

« J'aurais dû le faire bien plus tôt », murmura-t-elle. « Parce que moi, la tasse d'infusion magique, je l'ai bue chez toi, il y a des années, c'est l'un de mes tout premiers souvenirs. C'était qui, alors, le sorcier ? »

Une poche de tendresse creva en moi, me remplit tout entier, brouillant ma vue, me faisant perdre la tête. Je n'avais encore jamais embrassé une fille. Mon meilleur ami, un garçon de mon âge plein de fougue, dont j'admirais l'audace et le talent de peintre, et qui avait réussi à embrasser pour la première fois une petite quelques mois plus tôt – rien qu'une fois : elle ne l'avait pas laissé recommencer –, ne cessait depuis d'évoquer son exploit, prenant avec moi un ton protecteur (ce qui ne me gênait pas, venant de lui, car je l'aimais bien), me grondant sans arrêt pour me pousser à l'acte ; il avait fixé un dernier délai – bientôt épuisé – pour mon premier baiser, et gare à moi si je tardais. Le moment était venu. Non à cause de l'ultimatum, ou pour pouvoir regarder mon copain en face, d'égal à égal ; je n'avais rien prémédité ; simplement, spontanément, irrévocablement, je savais que je voulais embrasser Gioconda et que j'allais le faire, là, tout de suite.

Je me tournai vers elle, mis mon bras autour de son cou, l'attirai vers moi et collai ma bouche à la sienne, tout cela d'un geste brusque

et malhabile qui la prit totalement au dépourvu : elle ne pouvait s'y attendre, m'ayant vu tout ce temps immobile comme une souche. Le résultat fut qu'au lieu d'un premier baiser très doux, dont nous aurions pu nous souvenir avec émotion toute notre vie, mes dents cognèrent contre les siennes, lui coupant la lèvre supérieure ; elle poussa un cri étouffé, s'écarta de moi, mit un doigt sur sa bouche et l'en retira ensanglanté. Je fus pris de panique, un instant j'eus envie de m'enfuir une deuxième fois. Mais cela ne dura que le temps d'un éclair, et aussitôt après je me retrouvai debout près d'elle, collé contre elle, ma tête au-dessus de la sienne, des larmes dans la voix, n'osant même pas la toucher, ne faisant que dire et redire « mon amour, ma chérie, oh mon amour, qu'est-ce que je t'ai fait, tu as mal ? pardonne-moi ma chérie, mon amour, pardonne-moi... », si bien que son corps soudain se détendit, tout son visage se mit à sourire, elle posa la tête sur mon épaule, dit « tiens-moi comme ça » et moi j'entourai son dos de mon bras et tranquillement, doucement, très doucement, tremblant d'amour, j'embrassai sa bouche tendre et charnue.

Je n'entendis pas chanter les oiseaux, ou sonner les cloches. Mais je me souviens encore de ses lèvres contre les miennes, de ce frisson de bonheur. L'amour débordait par mes yeux, mes oreilles, ma bouche, le bout de mes doigts. Ma peau était amoureuse, mon cœur, ma gorge, tout mon corps. Et son amour à elle venait vers moi, j'étais traversé par cette vague chaude, lisse, affolante. Nous ne dûmes pas un mot. Nous étions si proches l'un de l'autre qu'il n'y avait pas de place entre nous pour des mots. De nouveau mes lèvres l'effleurèrent, brièvement, innocemment. Puis dans le cou, sur le front, sur les yeux – « je t'en prie, pas sur les yeux, on le fait avant de se séparer, tu ne savais pas ? Voilà ma bouche, embrasse ma bouche » – et de nouveau sur sa bouche, derrière l'oreille – comment y avais-je pensé, à cet endroit-là ? – et sur ses cheveux, la masse de ses longs cheveux très noirs, et de nouveau sa bouche, sa bouche. Je ne savais pas embrasser, nos langues ne se touchaient pas, rien que nos lèvres. Mais ce baiser naïf était plus fort que du vin et nous donnait le vertige. Elle était à moi, j'étais son amant, nous étions mariés, nous n'étions pas mariés, nous avions des enfants, nous n'étions rien que nous deux, les Allemands étaient partis, la guerre était finie, nous étions aux Indes, en Afrique, en Espagne, au Tibet, nous avions une jolie petite maison, nous étions vieux et avions des petits-enfants, nous voguions dans des yachts blancs, nous volions au ras des flots dans notre avion, j'étais à la guerre, on m'avait décoré, j'étais revenu en permission et elle m'attendait, j'étais un espion parachuté en Allemagne pour une mission dangereuse, j'étais sur le point de terminer la guerre à moi seul, il n'y avait pas de guerre, nous traversions le désert à dos de chameau sous un soleil insoutenable, nous descendions le Nil blanc

parmi les odeurs du soir, nous découvrions Samarkand, Kaboul, Bénarès...

Quand je repris mes esprits, j'étais épuisé par ce bonheur si intense. Je l'aidai à descendre du muret et, nous tenant par la main, nous rentrâmes chez nous portés par notre nuage. Je me disais que ma vie pouvait me réserver tout ce qu'elle voulait, j'avais déjà reçu, ce matin-là, tout le bonheur auquel un être humain a droit dans sa vie tout entière.

Une année suivit, qui au milieu de la misère grandissante, de la peur, de l'humiliation, nous vit grandir et gagner en sagesse bien au-delà de notre âge, et jouir d'un amour aérien quoique tout à fait tangible, profond et plein. Autour de nous, des gens mouraient de faim ; d'autres étaient dénoncés, emprisonnés. Certains, pris en otages par les Allemands, étaient exécutés en représailles après des sabotages ; d'autres se vendaient corps et âme. La Résistance prenait de l'ampleur, elle s'organisait dans les montagnes et entraînait dans les villes, utilisant des gens de tous âges, ou presque, et des deux sexes. Et nous, qui ressentions l'horreur, l'exaltation de cette chose énorme qu'est la guerre, tous deux ensemble, nous vivions ces journées avec une intensité particulière, liée à notre amour, à notre découverte de la vie et de nous-mêmes. Nous sortions de chez nous le soir en cachette, après l'heure du couvre-feu (certains, pour l'avoir fait, s'étaient vus tirer dessus par les patrouilles allemandes), et nous nous retrouvions dans le terrain vague entre nos deux maisons, cachés par les hautes herbes et les buissons. Notre rue était un chemin étroit, où l'on voyait peu de passants même en dehors du couvre-feu, et presque jamais de voitures : il y avait bien peu de chances pour que passe une patrouille, ou si elle passait, pour qu'elle nous découvre, ou si elle nous découvrait, qu'elle tire sur deux enfants. Et pourtant le danger existait, ce qui donnait à nos rencontres un goût singulier : je me sentais spécialement protecteur à son égard, j'étais presque un héros ; ce que nous faisions nous semblait passionnant, magique. Il n'y avait là rien d'excessif : l'heure la plus calme, pendant toute cette guerre, fut plus forte et bouleversante que le moment le plus intense en période de paix.

Puis vint le temps où quelqu'un me fit entrer, moi aussi, dans la Résistance. Tout cela était très sérieux, même si, âgé d'à peine quinze ans, je n'eus rien à faire de vraiment difficile ou dangereux : le peu que nous avons fait alors, les autres jeunes de mon âge et moi, fut suffisant pour nous mettre en face de dangers plus grands que ceux courus par les gens d'aujourd'hui. Car les Allemands étaient là, et si l'on se faisait prendre il n'y avait pas d'âge qui tînt. J'entrai donc dans la Résistance, pris part à des réunions secrètes, jetai des tracts dans les cours des maisons la nuit, écrivis des slogans sur les murs, et un soir

nous fûmes à deux doigts de nous faire prendre : repérant la patrouille au dernier moment, nous eûmes à peine le temps de courir nous cacher au jardin, dans l'abri creusé pendant la guerre contre l'Italie, laissant le slogan au mur de la maison voisine inachevé au milieu d'un mot, avec un trait de peinture tombant de la dernière lettre. Une fois j'eus entre les mains, quelques instants, un revolver non chargé, et je ressentis une certaine répulsion ; une autre fois j'appris à me servir d'une grenade – je n'allais pas en voir une seule. J'avais quinze ans et tout cela constituait ma petite participation à quelque chose d'énorme, d'affreux, de grandiose, de sacré, d'unique. Le seul fait de vivre cette époque était déjà quelque chose d'héroïque ; y participer lui donnait des dimensions surhumaines.

Et au milieu de tout cela, notre amour. Il croissait et nous enveloppait. J'avais parlé de mes activités à mon amie ; je me souviens que je n'essayai nullement d'embellir mon rôle, ma part réelle me suffisait, et à elle aussi ; l'intérêt, le souci, la fierté dans son regard le montraient et c'était là ma récompense, mes médailles à moi. Chaque jour apportait de l'inattendu, nouvelle ou simple bruit, assez pour nous stimuler, nous maintenir vivants. Et même s'il ne se passait rien, il y avait l'espérance, l'attente, et cela suffisait. Le soir, la plupart du temps, nous écoutions les nouvelles de Londres dans la cave du voisin, qui avait caché sa radio aux Allemands ; nous les attendions comme l'assoiffé attend l'eau ; les adultes discutaient et nous écoutions dans l'exaltation les rumeurs, les mensonges, les vérités ; nous avions appris à lire les communiqués allemands entre les lignes, à deviner quand les choses allaient mal pour eux, à y puiser l'espoir et la force de continuer à vivre avec l'ennemi chez nous, face au Mal omniprésent, sans se laisser vaincre par lui. La vie était plus palpitante qu'elle ne le serait jamais.

Nous poursuivions nos jeux dans le terrain vague et le jardin avec les autres, mais désormais notre secret donnait à ces moments une saveur nouvelle – coups d'œil complices, corps qui se frôlent, mains serrées une seconde, mots à double sens, et en plus de tout cela, l'idée que les autres ne savaient rien de ce que nous savions, de ce que nous détenions. D'ailleurs nous n'étions plus tout le temps avec les autres, nous trouvions sans cesse de bonnes raisons de nous éclipser pour faire de grandes balades, ou rester quelque part ensemble à discuter sans fin, ou ne rien dire : être ensemble, c'était déjà plus que toute conversation. Nous aimions aller chaque matin chez le boulanger chercher le pain ; il n'y en avait pas assez pour tout le monde, malgré les cartes de rationnement, si bien que tous venaient faire la queue deux ou trois heures à l'avance, dans le froid de l'hiver ou la canicule, épuisés par la sous-alimentation, l'avitaminose et toutes nos misères, pour attendre des heures, le juron à la bouche ou sans un mot, les

adultes essayant souvent de voler leur place aux jeunes : une queue humiliante, inhumaine qui nous demandait notre dernière parcelle de dignité pour nous donner moins que le minimum permettant de ne pas mourir, et on l'acceptait, car avant tout il ne fallait pas mourir. Nous aimions ces attentes, alors que tous les autres en maudissaient chaque instant, et ce pour les mêmes raisons qui faisaient souffrir et s'indigner les autres : nous avions devant nous deux ou trois heures ensemble, côte à côte, nos mains se touchaient, se serraient en douce, nous échangeions nos secrets à voix basse, nous étions un jardin plein de fleurs qu'entouraient le tonnerre, les éclairs, la violence, la frénésie du monde. Ensuite, prenant le morceau de pain, mélange de farine de maïs, de terre, de petits cailloux (nous y avons trouvé un jour la queue d'une souris), nous rentrions tout joyeux, et dès lors qu'importait la guerre à côté de cette joie en nous ? Chaque jour nous étions plus forts que la guerre. Car quand la guerre n'existe pas aux yeux d'un homme, elle est déjà vaincue.

Une autre queue nous attendait l'été, quand au cœur de l'après-midi, en pleine fournaise, il nous fallait chercher, à un quart d'heure de marche, le demi-pain de glace auquel chaque foyer avait droit, et attendre là-bas notre part pendant une heure et plus. Cela aussi, nous le faisions avec joie ; nos parents, étonnés d'un tel empressement, nous donnaient un filet à provisions chacun et nous partions comme pour une promenade. Pourtant ce travail était plus dur que de chercher du pain, car en plus de la chaleur qui nous faisait fondre, la glace était trop lourde pour nos bras amaigris et Gioconda ne pouvait s'en tirer toute seule, si bien que je portais ma glace d'une main et de l'autre une poignée de son filet que nous balancions en cadence, fatigués, suants, bienheureux, et du filet tombaient des gouttes, formant sur la terre une ligne évaporée aussitôt. Comme une promesse.

Entre la mort et la peur, nous avions la joie, l'espoir et le rêve. Nos cœurs étaient ouverts au chagrin, à la misère, au cauchemar qui nous entouraient, mais nous gardions, tout au fond de nous-mêmes, un noyau irréductible de sérénité et de joie. Souvent, la nuit, nous étions réveillés par des tirs. Et parfois, le lendemain matin, quelqu'un était étendu mort dans la rue. Alors nous observions en silence l'affreux visage qu'a toute mort injuste, tremblants, plongés dans un profond chagrin, sans comprendre cette monstrueuse absurdité. Et nous nous efforcions d'oublier en parlant du monde qui viendrait après la guerre, un monde que nous aurions un peu aidé à naître, nous aussi.

Pendant longtemps il nous suffit d'être simplement l'un près de l'autre, de nous promener, de parler ensemble, de nous embrasser quand c'était possible, toujours aussi gauchement. Nos corps ne s'étaient pas encore éveillés, ils n'exigeaient rien. Je m'étais bien habitué depuis quelque temps, dans la solitude, à imaginer des scènes

suggestives, qui me faisaient tourner et retourner dans mon lit jusqu'au vertige, mais quand j'étais avec Gioconda on eût dit que mon corps ne savait toujours pas ce qu'il voulait. Nous continuions de tenir compagnie aux amis, aux parents ; pourtant, même en leur présence nous étions ailleurs. Rudi avait fait sa réapparition, timidement, et n'en était pas revenu de notre accueil chaleureux. C'était lui maintenant que nous aimions entre tous, nous le lui montrions ouvertement et cela semblait l'avoir troublé – mais il ne manifesta jamais de mauvaise humeur ou de soupçons. Nous ne lui parlâmes pas de notre amour. Nous étions fiers de ce qui nous arrivait, mais nous voulions garder le secret pour nous. De vrais conspirateurs.

C'est alors qu'une nuit, dans mon lit, tandis que j'attendais tranquillement le sommeil, et que par la fenêtre ouverte entraient ces mille bruits infimes, qu'on devine plus qu'on ne les entend, les bruits d'une nuit paisible comme seule peut l'être une nuit de guerre, voilà que je l'imaginai toute nue. Alors je perdis le sommeil pour de bon et découvris mon corps. Tendue, palpitant, il me lançait un appel impérieux. Je le pris dans ma main, mes doigts l'exploraient, je tremblais tout entier. Excité, étonné aussi, je ne savais pas ce que je faisais. Cette fois tout était différent – totalement. Un plaisir énorme jusqu'à l'angoisse m'étouffait, mon cœur faillit me sortir par la bouche. Je voyais devant moi luire faiblement son corps blanc, ses seins appuyaient sur mon visage et au bout d'un moment jaillirent de moi des vagues successives, mouillant ma main, mes cuisses et les draps. Je restai allongé sur le dos, épuisé de joie et paralysé par la peur. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui s'était passé. Ce que j'avais senti s'écouler, j'en étais sûr, c'était du sang. En tâtant mes jambes je touchai quelque chose de collant. J'avais si peur que je n'osai même pas allumer, de peur que quelqu'un n'entre dans ma chambre, et je me demandais ce que dirait ma mère le lendemain en voyant la tache de sang sur le drap. Seulement voilà, le sang ne colle pas, et j'avais beau plisser les yeux dans la pénombre de ma chambre, je ne distinguais aucune tache. Je n'y comprenais rien. Je venais de connaître le plaisir pour la première fois, et cela m'avait pris complètement au dépourvu. Je ne savais rien dans ce domaine. J'étais entré dans l'adolescence en pleine guerre. Les écoles étant fermées depuis plus d'un an, je n'avais pas de camarades à mes côtés pour m'informer. Mes amis étaient des filles et des garçons plus jeunes que moi. Avec Rudi nous n'avions jamais de conversations de ce genre. Il n'existait ni livres osés, ni revues, films ou photos pornographiques. Il y avait un émouvant décalage entre ce que nous savions et ce que nous ne savions pas. Nous étions la génération de la sagesse et de l'innocence. Pendant la guerre et à cause d'elle, nous avions appris ce qu'étaient la mort, la lutte pour la survie – et nous ne savions pas

comment on fait les enfants. À quinze ans, nous en savions moins là-dessus qu'un enfant de huit ans aujourd'hui.

Ce soir-là, en tout cas, j'avais fait la grande découverte – avec délices. Avant de rencontrer mon amie le lendemain j'avais déjà recommencé – avec elle – deux fois, et à la lumière du jour, enfermé dans la salle de bains, j'avais examiné mon corps, brûlant de curiosité, plein de trouble et de fierté devant ce qui faisait de moi un homme. Et par la suite, encore et encore, à chaque fois ne pensant qu'à elle, j'allais ressentir le même choc et la même douceur, qu'accompagnait une foule de fantasmes divers.

Le soir suivant, frémissant d'impatience, une fois la nuit tombée et notre groupe dispersé, je l'attirai dans un coin de notre jardin, l'appuyai contre l'abricotier, me collai contre elle, et je sentis qu'elle ne se déroba pas : elle répondait plutôt, préparée, mûrie inconsciemment depuis tout ce temps ; un instant elle leva les yeux, rencontra les miens, sourit timidement dans la lumière du soir d'été et son regard était comme un accueil, une promesse pour tout ce qui s'était accumulé en nous dans l'attente de ce moment-là. Puis, soudain, elle se frotta très légèrement contre moi et ce fut plus que je n'en pouvais supporter : avec elle pour de bon, cette fois, je me vidai, plusieurs violentes secousses, un joyeux désordre en moi, ma tête posée contre ses cheveux, ma main serrant ses seins fermes et ronds.

Je me souviens comme si c'était hier de cette période fondatrice de ma vie, de cet éveil dans un délire de couleurs, d'émotions, de désirs – et en même temps la guerre, le devoir de survivre à travers un combat qui devait effacer le goût de la défaite, un combat où tout était bien défini, noir et blanc, sans aucune place pour l'hésitation et le doute.

J'errais, je m'égarais dans l'humide étendue de ses yeux, avec leur sagesse innée, séculaire, leur perpétuelle invite, leur très ancienne connaissance de tout ce qu'elle ignorait encore et leur impatience de le découvrir. Nous étions impatients tous deux d'en savoir davantage sur nous-mêmes à travers nos corps brûlants et le kaléidoscope de nos sentiments, comme si nous devinions qu'il fallait faire vite, que nous serions bientôt appelés à payer notre humble, insignifiante et en même temps énorme part.

Ainsi passèrent environ dix mois. C'est alors, en février 1943, que mourut Théo. Théo, c'était le pianiste belge, professeur au Conservatoire de musique de Thessalonique, installé à demeure dans notre ville, qui vivait chez nous au rez-de-chaussée, tandis que nous habitions à l'étage. Il habitait là en compagnie de sa fille, Zizi, une belle blonde de sept ans plus âgée que moi, délurée, aux idées très libres, qui cultivait sa voix de soprano en prenant des leçons avec un professeur connu, une lesbienne, qui venait chez nous ; elles s'enfermaient dans sa chambre et l'on entendait Zizi faire ses

vocalises, mais à la fin de la leçon, souvent, le professeur ne parlait pas, elles restaient toutes les deux dans la chambre et l'on n'entendait plus rien, et moi qui à l'époque, naturellement, ne me doutais pas de ce que cela pouvait cacher, je ne comprenais pas certains sous-entendus de mes parents. Il y avait donc Zizi, Charlotte, la femme de Théo, et la mère de celle-ci, tante Lucie, une vieille aussi vive que méchante – une vraie sorcière, comme sa fille ; toutes les deux méprisaient Théo, Zizi n'était qu'indifférente, et lui vivait de plus en plus enfermé dans son propre monde. Un homme tout à fait charmant, l'archétype du véritable artiste, obsédé par sa musique. Il travaillait tous les jours pendant des heures, si bien que j'ai grandi littéralement plongé dans la musique ; il me laissait souvent rester dans un coin de sa chambre pour l'écouter jouer ; plus tard Gioconda vint souvent avec moi, nous restions immobiles comme des bûches, intimidés, émerveillés, et lui était gentil avec elle comme avec tout le monde.

D'aussi loin que je me souviens, il buvait. Plus les années passaient, plus le vin devenait pour lui un substitut de l'amour qu'il ne trouvait pas dans sa famille, auprès de celles surtout qui lui tournaient le dos. Je ne sais comment ni pourquoi il s'était retrouvé dans notre ville, je sais seulement que sa chambre était pleine de prix qu'il avait reçus, étant plus jeune, dans divers pays d'Europe. La guerre et l'Occupation lui avaient donné le coup de grâce, et à partir de l'automne 42 il ne sortit même plus de chez lui. Il travaillait bien moins souvent son piano, restant la plupart du temps allongé sur l'étroit divan qui lui servait de lit dans la même pièce que l'instrument. Il était comme une plante qui a besoin d'un climat chaud pour vivre, et se retrouve dans un hiver perpétuel. Je l'aimais beaucoup, ainsi que mes parents et tout le quartier. Naturellement, cela ne suffisait pas. Il eut une fin parfaitement accordée à sa vie, devenue depuis si longtemps invivable. Il perdait du poids sans arrêt, car sa famille ne prenait pas soin de lui, mis à part les repas de misère que sa femme lui préparait à contrecœur, lui servait avec aigreur, et qu'il mangeait seul dans sa chambre. Pas un sourire pour lui, pas un mot aimable. Je ne sais quelle était sa maladie. Peut-être souffrait-il seulement de son alcoolisme chronique, aggravé par la sous-alimentation due au rationnement. Mais la cause principale, c'était sans doute le désespoir dans lequel il vivait, à qui personne n'aurait pu résister si longtemps, lui surtout – ultime défaite et capitulation.

Nous parlions souvent de lui, Gioconda et moi, nous nous demandions ce que nous pouvions faire pour l'aider, sachant que nous ne pouvions rien, à part l'aimer, nous désoler et l'écouter jouer, assis dans sa chambre ou dans le jardin, main dans la main.

Et le soir fatal arriva, un soir de février très froid, très clair : après deux jours de neige le ciel s'était dégagé, les étoiles se bousculaient

pour se faire une place et la neige avait gelé partout, aux branches, sur les plantes en pots desséchées, la clôture du jardin, le sol, si bien que la scène ressemblait à un jouet de Noël tardif pour les enfants d'un géant.

Ce soir-là, Zizi donnait chez elle une fête. Ses invités, trois officiers allemands et deux jeunes filles à nous, arrivèrent à sept heures, chargés de bouteilles de vin, de paquets pleins de victuailles et de gâteaux, choses auxquelles nous n'avions pas eu droit depuis plus de deux ans : bien des gens s'étaient vendus corps et âme pour y goûter une fois, puis s'en souvenir. Nous, derrière les volets, nous les vîmes arriver, grands et beaux, éclatants de santé, mais en même temps raides et gauches dans leur effort pour faire honneur à leurs origines aryennes. Les filles, mignonnes et très jeunes, s'efforçaient de paraître à l'aise aux yeux des passants, de se moquer du mépris qu'elles inspiraient, de compenser leur faute en se donnant de grands airs – alors que personne ne se souciait vraiment d'elles –, pas du tout convaincantes et plutôt pitoyables sous le poids de la culpabilité.

Presque aussitôt le gramophone se mit en marche et les chansons allemandes retentirent, très nettement, à travers le plancher de bois qui nous séparait du rez-de-chaussée. Elles y étaient toutes, les chansons à succès qui nous avaient réjouis avant-guerre, qui faisaient danser les grandes personnes tandis que nous, les enfants, serrés dans notre coin, les regardions, impatients de grandir nous aussi, le dimanche matin quand notre père mettait un disque et me faisait danser juché sur ses épaules, ivre de joie et de fierté ; *Eine Nacht in Monte-Carlo*, *Kleine Konditorei*, *Das ist die Liebe der Matrosen* et tant d'autres, rien n'était aussi beau que les chansons des Allemands. Et voilà que nous les réentendions toutes et c'était à en devenir fou, de devoir reconnaître leur beauté quand le moindre prétexte était bon pour haïr les Allemands et tout ce qui venait d'eux. Bientôt l'on entendit, accompagnant la musique, les voix mâles des officiers et celle de Zizi, claire et douce. Ils étaient rassemblés dans une pièce d'angle qui servait de salle à manger, séparée par le salon de l'autre pièce d'angle, celle du piano et de Théo. La mère et la grand-mère utilisaient la pièce du fond, où elles avaient coutume de se retirer, discrètes par indifférence, chaque fois que Zizi amenait des amis.

Que la fête soit une réussite, on s'en rendait facilement compte vu le tumulte grandissant, tandis que la qualité du chant baissait lamentablement. Vers minuit ce n'était plus qu'une vaste cacophonie, rires féminins hystériques, exclamations tonitruantes en allemand, verres lancés contre un mur et, par moments, de brefs silences très louches. Alors, soudain, effrayante au milieu de ce cauchemar, on entendit la voix de Théo : « Zizi ! Zizi ! » Le vacarme continua. Bientôt on réentendit le cri, une fois, plusieurs fois. Un appel au secours

désespéré, qui vous crevait le cœur. La chanson au-dessous de nous s'interrompit un instant, mais aussitôt après un autre verre se brisa contre un mur et une voix rauque et avinée se mit à chanter, un peu faux cette fois, une de leurs marches militaires les plus connues. Les autres reprirent en chœur et bientôt parvint à nos oreilles un bruit de bottes lourd, cadencé, tournant dans la pièce en bas, qui fit trembler toute la maison. Les Aryens, pris d'enthousiasme, se croyaient au défilé, peut-être même marchaient-ils au pas de l'oie. Cette fois il n'y avait plus aucun décalage entre les sentiments que le bruit inspirait et ceux que nous avions pour toute chose allemande. La nationalité de ce bruit ne faisait aucun doute. Je vis le visage de mon père changer, de façon imperceptible, mais cela suffit non seulement à ma mère – qui de toute façon lisait sur son visage même dans l'obscurité –, mais à moi aussi pour comprendre aussitôt ce qui se préparait et que sa décision était prise, qu'il était vain d'essayer de le dissuader, qu'on échappait maintenant au contrôle de la raison, et même de la peur, et qu'il en était ainsi non seulement pour lui, mais pour nous, pour ma mère qui en toute autre circonstance aurait su le calmer, pour moi qui aurais voulu l'accompagner tout en sachant que je n'aurais pas ma place ; et ma mère savait tout comme moi qu'il faudrait le laisser y aller seul, que nous resterions là-haut, nous efforçant d'entendre le moindre bruit et de l'interpréter, priant pour que ni lui ni eux ne commettent l'irréparable et que tout finisse bien, quoiqu'ils fussent Allemands, et ivres en plus ; nous savions aussi que cela devait durer quelques minutes, pas davantage – mais qu'elles seraient longues, ces minutes-là...

Ce qui suivit, nous en devinâmes une partie sur le moment, et quant au reste, nous fûmes réduits à l'espérer – ou à refuser de le craindre. Et quand mon père finalement remonta, le visage exsangue, sans plus rien d'humain dans les yeux, qu'il parvint à ne plus trembler, qu'il se remit à penser, à parler de façon suivie, alors seulement on put comprendre ce qui s'était passé ; et il fallut admettre qu'une chose pareille pouvait se produire, et que lui, mon père, avait vu et vécu tout cela.

Quand il eut pris la décision de descendre, sachant que ma mère et moi avions compris et ne tenterions pas de l'arrêter, il quitta la pièce rapidement et sans bruit, descendit l'escalier et sortit dans la nuit claire et glacée, vêtu d'une simple robe de chambre, sans manteau ni chapeau ni rien qui le protège du froid, sinon sa fureur et sa décision aveugle. Il s'arrêta devant la porte du rez-de-chaussée et frappa. Et sans laisser le temps qu'on lui réponde, il frappa une deuxième fois, plusieurs fois. Tandis qu'il frappait, il entendit Théo appeler Zizi et le vacarme de la fête qui continuait dans la pièce d'angle, et il se mit à frapper la porte du poing, de toutes ses forces, sans arrêt, bien décidé,

il nous le dit plus tard, à ne pas s'arrêter jusqu'à ce qu'on lui ouvre ou qu'il casse la porte, ou qu'il se casse les mains, et nous qui l'entendions de là-haut, notre cœur battait au rythme de ses coups, mais la peur n'atteignait pas nos pensées, aussi pleines de colère et de haine que les coups dans la porte d'en bas.

Enfin ils l'entendirent – ou, de guerre lasse, décidèrent de l'entendre ; la musique du gramophone s'arrêta, on entendit s'ouvrir la porte de leur pièce, des pas lourds gagnèrent la porte d'entrée qui s'ouvrit, puis, quelques instants, silence absolu, nous ne pensions plus à rien, nous restions figés, courbés, aux aguets, craignant à la fois d'entendre et de ne pas entendre.

Mon père nous dit par la suite qu'en les voyant arriver, il se sentit soudain très calme et totalement maître de lui : une croûte épaisse de sang-froid recouvrait la colère qui bouillait. Devant lui se tenait l'un des officiers et, deux pas en arrière, Zizi. Ce qui surprit mon père, ou plutôt, de façon étrange, le mit en fureur, c'est que tous deux étaient dans une tenue décente, l'air digne, comme s'ils avaient passé tout ce temps en conversations sérieuses. L'absence de cravate mise à part, l'officier était tiré à quatre épingles. Et il n'y avait rien de choquant dans l'apparence de Zizi, simple et charmante avec sa petite robe de laine ; si elle n'avait pas les lèvres peintes, cela ne prouvait pas que le rouge était parti sous les baisers. Cela indisposa mon père, plus que s'il les avait trouvés nus en train de faire l'amour. C'est quand il leur parla qu'il trouva ce à quoi il s'attendait. Leurs yeux vagues, leur indifférence quasi stupide, la tendance de Zizi à rire comme si on la chatouillait, tout cela était bien réel et l'on avait du mal à le supporter, même avec la meilleure volonté, et à plus forte raison quand on ne voulait rien accepter qui vienne d'eux.

Ils ouvrirent la porte et restèrent à le regarder, comme s'ils l'attendaient, mais sans lui dire d'entrer : ils le regardaient simplement, sans rien dire ; Zizi par moments semblait prête à rire, mon père s'efforçait de rester calme, sachant que s'il se laissait aller, il se mettrait à hurler ou à vomir. Alors Théo appela de nouveau sa fille, trois fois de suite, avec impatience et désespoir. Les deux autres ne remuèrent même pas ; ils regardaient mon père.

« Je crois qu'il va mourir », dit mon père. « Je crois que c'est ça qu'il essaie de te dire, et qu'il veut t'avoir près de lui quand il mourra. C'est terrible de mourir seul. »

« Oui », dit Zizi. Elle ne bougea pas.

« Qu'est-ce qu'il dit ? » demanda l'officier en allemand.

« Je crois qu'il va mourir », lui répondit mon père en allemand, et il refit le même discours dans cette langue.

« Oui », dit l'officier. Il ne bougea pas.

On était hors de toute réalité, racontait mon père. En pleine folie.

Cela dépassait tout ce à quoi il s'était préparé, et contre quoi il aurait pu lutter. C'est alors – tandis qu'ils se faisaient face, les deux indifférents, distants, poliment patients, et lui, mon père, s'efforçant de garder le contact avec le réel, de survivre –, c'est alors, dans la chambre de Théo, qu'on entendit le piano qui jouait. Le piano qui rendait la scène encore plus folle. Pour la première fois mon père les vit réagir. Sans rien faire de précis, de façon presque imperceptible – mais ils réagirent. Ils sursautèrent, se raidirent, une expression de terreur passa sur leur visage. Mon père disait plus tard que cet instant avait suffi à les punir, que justice était rendue.

Théo jouait l'adagio de la *Sonate au clair de lune*. C'était son morceau préféré. La musique nous parvenait très douce et triste. Elle nous parlait d'un rêve aux dimensions surhumaines qui avait souvent paru tout près de se réaliser, avant de lui échapper in extremis. Cette fois il la jouait plus lentement, encore un peu moins fort que d'habitude. Mais en l'écoutant à ce moment-là, on se disait qu'il ne faudrait jamais la jouer autrement.

Nous entendions tout depuis là-haut, nous aussi, et après être restés un instant pétrifiés, un soulagement bizarre délia nos corps, un besoin d'espérer que finalement tout allait bien se passer. Mais cela ne dura guère, aussitôt après nous comprîmes, à la façon dont était joué le morceau, au silence de tout le monde en bas, qu'il se passait quelque chose de très inhabituel – et l'horreur de cet instant s'imprima dans nos esprits. Les trois d'en bas n'avaient pas bougé pendant que le piano jouait, les autres dans la pièce non plus, aucun bruit ne venait de là-bas, aucun bruit non plus de la pièce du fond, aucun bruit de nulle part au monde, rien que cette musique surhumaine derrière la porte d'un homme qui allait mourir, le bruit d'une âme qui se répandait, s'insinuait dans toute chose, dans notre sang, notre corps, notre cerveau, faisant de nous des morceaux d'attente pétrifiée. Elle s'amenuisait, puis enflait de nouveau, dans toute sa beauté indescriptible, jusqu'au moment où le morceau fut terminé. Suivirent quelques instants d'un silence profond – puis un long cri terrifiant qui semblait ne devoir finir jamais. Puis plus rien. Et l'on sentait qu'après ce rien il n'y avait rien. Mon père se rua dans la chambre. Théo était renversé en arrière sur la chaise du piano, le visage tourné vers le plafond. Ses yeux étaient fermés, comme si, disait mon père, Dieu au dernier moment avait eu pitié de lui, et ses traits, une fois poussé le dernier cri de révolte, étaient presque beaux. Mon père quitta la chambre et sortit dans le jardin. Zizi et l'officier n'avaient pas bougé.

Les mois passaient. Notre amour avait pris une dimension nouvelle, ce qui nous empêchait d'y goûter aussi facilement qu'avant, et nous amenait à changer d'habitudes, à voir les autres moins souvent. Maintenant plus que jamais nous avions besoin d'être seuls, loin des

yeux du monde. Nous avions besoin de la nuit pour cacher nos caresses, qui n'avaient pas de toit pour les abriter.

Tant que durait l'été, la nuit tardait à venir, et avec elle arrivait l'heure du couvre-feu. Se glisser en douce hors de la maison après cette heure-là ? Nos parents nous l'avaient depuis longtemps interdit, à cause du danger. Mais l'été avait un avantage : on pouvait se trouver un coin presque n'importe où, s'asseoir dans les herbes sèches, s'allonger. Nous devenions prudents comme des conspirateurs. Notre comportement dut bien des fois déconcerter nos amis, et je surpris souvent – du moins me sembla-t-il – des regards soupçonneux.

En peu de temps nous eûmes découvert tous les endroits propices alentour, toutes les cachettes. Terrains à bâtir pleins de hautes herbes et de buissons, jardins entourés de murs bas, grands arbres au tronc épais. Plus tard nous découvrîmes aussi une vieille cabane au milieu d'un grand terrain vague, inhabitée, presque en ruine, et dont la porte fermait mal. L'intérieur était un vrai dépotoir, il y avait de tout et même les pires saletés. Mais pour nous c'était une vraie trouvaille. Un toit, enfin. Saletés, ordures, odeurs, qui s'en souciait ? Les amours en ce temps-là n'étaient pas exigeantes. Un coin sombre en plein air nous suffisait, qu'il vente ou qu'il pleuve. À plus forte raison un toit au-dessus de nos têtes ! Cette cabane était un coup de chance. Il y avait aussi un chien des plus sympathiques, de race indécise, qui dormait là-dedans, et avec qui nous devînmes grands amis, surtout à partir du jour où je lui trouvai quelque chose à manger ; il nous était très utile, car dès qu'il sentait l'arrivée de quelqu'un, même de loin, il se mettait à gronder, ce qui nous laissait le temps d'aviser. Sinon, il se contentait de nous montrer ses dispositions amicales, roulé en boule, en battant joyeusement de la queue la terre battue tant qu'il nous sentait près de lui. En ce qui nous concernait, il n'y avait pas, naturellement, la moindre place pour s'allonger ou même s'asseoir. Ce que nous pouvions faire, nous le faisons debout, et presque toujours à la hâte, craignant d'être surpris par un autre couple qui aurait connu l'endroit, ou un ivrogne, ou un sale type. Mais cela non plus ne nous gênait pas. Nous avions un refuge, et nous nous régaliions de l'illusoire sécurité qu'il nous offrait. Pendant ces années de l'Occupation, d'ailleurs, nous avions appris à nous contenter de peu. Nous nous accommodions du strict nécessaire, tant pour la nourriture que les vêtements, les loisirs ou quoi que ce soit. Dans les étroites limites qui nous étaient fixées, nous avions réussi à fonder un nouveau système de valeurs, qui donnait au moindre événement des dimensions à part. Un café de pois chiches, une veste taillée dans une vieille flanelle, un livre prêté par un ami, tout ce qui était inattendu – et nous avions appris à ne rien attendre – donnait une couleur nouvelle, plus intense à notre vie, et pouvait nous remplir de joie pendant des jours. Pour notre amour,

c'était la même chose. Ces rencontres cachées, hâtives, dans l'inconfort et l'inquiétude, ne duraient jamais plus d'une demi-heure. Mais dans ce temps si bref se concentraient le plaisir et l'émotion d'heures et de jours entiers qui, nous ne le savions pas encore, allaient donner un sens à notre vie, et remplir le vide laissé par mon amie quand elle serait partie à jamais. Je m'en souviens avec la plus profonde reconnaissance et je prie pour que le cauchemar des derniers mois de sa vie ait été adouci, ait perdu un peu de son horreur, grâce au souvenir de ces instants, à la plénitude de notre vie pendant ces derniers mois terrifiants et magiques. Je ne le saurai jamais.

Elle avait un insatiable besoin de prendre et de donner, corps et âme, elle pouvait fondre tout entière en restant parfaitement innocente.

Quand nous arrivions, courant presque, hors d'haleine, dans le coin sombre ou sous l'arbre, nous nous jetions dans la cabane et bloquions la porte avec une planche qui traînait de peur qu'on ouvre la porte par surprise, elle m'attrapait la tête entre ses mains et nos bouches se cherchaient furieusement, nos corps se collaient l'un à l'autre avec de légers frottements qui nous faisaient défaillir. Puis, brusquement, presque violemment, chacun se mettait à fouiller l'autre, je soulevais sa robe d'une main impatiente, elle déboutonnait mon pantalon, faisant parfois sauter un bouton dans son élan. Ce premier assaut se terminait pour moi presque toujours avant qu'elle ait eu le temps de libérer mon corps de ses vêtements. Il me suffisait de sentir sa main glisser par là pour être totalement anéanti. Elle avait accepté la chose avec bonne humeur, et me plaisait même là-dessus. Aussitôt après, cependant, c'était son tour, et cela ne comptait pas moins pour moi, tant j'avais besoin de sentir sa joie prolonger et compléter la mienne. Si bien qu'après quelques instants de retour au calme (ces instants uniques, après, quand ma force ayant jailli hors de moi je n'étais plus qu'un petit enfant à sa merci, qu'elle aurait même pu tuer, si elle l'avait voulu, sans qu'il oppose la moindre résistance – mais elle, avec une sagesse féminine instinctive, se contentait de me tenir la tête et de la caresser en m'embrassant, « allez mon chéri, allez, calme-toi mon chéri, je t'aime », dans le cou, sur les joues, sur le front, me caressant la tête, tendre et douce, et mes spasmes s'espaçaient, je me détendais, m'abandonnais à son pouvoir, à sa protection), dès que j'avais retrouvé mes esprits et me sentais redevenu homme, prêt à lui donner ce qu'à présent elle attendait et qui lui revenait de droit, je la serrais contre moi, conquérant, protecteur et elle comprenait aussitôt, elle se rendait à moi de grand cœur – entre mes mains à présent elle était tout, enfant, femme et amante, dévorée par son amour.

Elle était douée pour le bonheur, elle avait un sens de l'humour délicieux, ce qui l'aidait à sentir le sel de certains événements

quotidiens, et l'on entendait alors son rire frais, vivifiant. Mais en même temps elle avait des moments de sérieux inexplicables, qui arrivaient soudain, comme un nuage poussé par un grand vent qui cache un moment le soleil, plongeant tout dans une ombre inquiétante avant qu'à nouveau tout s'éclaire ; son visage parfois devenait sombre, ses yeux regardaient au loin, vers un point que je ne voyais pas, le chagrin se répandait sur ses traits. J'en étais terrifié ; je l'attrais contre moi, la priais de me dire à quoi elle pensait. Elle se contentait de secouer la tête, me prenait par-dessous les bras, me serrait contre elle un instant, puis soudain, là encore, elle s'arrachait à ses pensées, m'embrassait très vite en souriant – et je retrouvais soleil, chaleur et lumière ; la guerre et la peur n'existaient plus, il n'y avait que l'amour, l'amour partout.

Je me dis parfois aujourd'hui qu'alors j'idéalisais tout ce qui venait d'elle, qu'en l'embrassant, d'une certaine façon, je la trompais, car j'embrassais la Gioconda que je m'étais imaginée selon mes désirs, telle que j'avais besoin qu'elle soit. Mais pour l'idéaliser je n'avais même pas à fermer les yeux : son visage était pour moi le symbole même de la beauté, et je voyais dans son corps, le premier que j'aie connu de ma vie, l'archétype de la féminité. J'embrassais une fille à la fois ardente et sérieuse, voluptueuse et innocente, impatiente et profondément sage et tendre, je pouvais jouer avec elle, mais aussi m'appuyer sur elle. Alors elle était peut-être, pourquoi pas ? tout cela pour de bon, et non une image née de mon cerveau – auquel cas je ne la trompais pas. Ce que très peu de gens trouvent dans toute leur existence, alors que tous le recherchent obstinément, m'avait été donné, par faveur spéciale, dès le début de ma vie. Depuis je n'ai pas cessé, je crois, de vouloir la retrouver dans chacune des femmes que j'ai approchées. Voilà ce qui explique sans doute cette recherche sans fin, ces innombrables visages nouveaux, cette solitude.

À certains moments (quand nous étions cachés dans la cabane, ou adossés au grand arbre, ou assis sur le muret, avec le bruit de la mer, ou du vent, ou du battement de la queue du chien, sa robe relevée, mon corps planté entre ses cuisses ou serré entre ses mains qui avaient appris tout un art de la caresse, nos bouches collées furieusement, nos langues luttant l'une avec l'autre, mes doigts l'explorant sous ses vêtements, tous deux comme des cannibales, nous désirant au point de nous dévorer, frémissants, haletants jusqu'à la deuxième ou troisième fin, commune et simultanée cette fois dans un délire de joie partagée, communion suprême de nos deux corps), je sentais mes limites corporelles se dissoudre et je l'enveloppais, l'assimilais comme fait l'amibe de sa nourriture, et elle était tout entière en moi, ne faisait plus qu'un avec moi, irrévocablement – elle était moi.

Je crains parfois qu'arrive un jour où je commencerai d'oublier les

détails. Cette idée me terrifie. Je veux garder en mémoire à jamais tout ce qui s'est passé entre nous, l'instant le plus infime – toutes les fois où elle m'a dit « je t'aime », toutes les fois où elle m'a touché de cette façon qu'elle seule, d'instinct, connaissait. Me souvenir à jamais de sa voix quand elle chuchotait, le contact de ses lèvres, l'odeur de son corps. Me souvenir non seulement de ce qui fut dit, mais de tous nos silences. Les gens meurent seulement quand nous les oublions. Gioconda doit rester vivante aussi longtemps que je vivrai – et plus longtemps que moi. Vivante ainsi que je l'ai connue, s'épanouissant sous mes regards, mes caresses, mes baisers.

Si étonnant que cela paraisse aujourd'hui, malgré toute l'intensité de nos sentiments, pendant longtemps il ne nous vint même pas à l'esprit de faire vraiment l'amour. Nous n'en avions pas besoin pour nous prouver ce que nous ressentions, et puis, au point où nous nous trouvions, un rapprochement plus intime aurait difficilement accru le plaisir et la satisfaction que nous donnait déjà le moindre contact. Nos corps étaient trop pleins de force vitale, trop pressés pour avoir besoin d'un tel luxe, et en avoir le temps. Un simple geste suffisait à briser un barrage et libérer un flot bouillonnant. Si bien que nous ne pensions même pas à nous plaindre et à demander davantage : tout ce que nous voulions, c'était un endroit où passer une demi-heure ensemble.

Quand arriva ce qui arriva, cela vint tout seul, sans préméditation. Un après-midi mes parents partirent visiter de la famille qui habitait assez loin. Vu l'état des transports en commun il leur fallait une heure pour y aller, une heure pour le retour, ils resteraient bien deux heures là-bas, et entre-temps la maison serait donc vide. J'en pris conscience dès que je me retrouvai seul. Dès que j'entendis se refermer la porte du jardin, je compris soudain, de façon très vive, que j'étais libre de faire ce que je voulais. J'étais resté seul ainsi d'autres fois, il est vrai. Mais alors ma seule pensée avait été de l'emmener pour une promenade qui aboutirait dans l'un de nos repaires. Jamais nous n'avions pensé jusqu'alors, ni elle ni moi, à utiliser ma maison. Mais ce jour-là, de façon totalement inattendue, tout se passa autrement. Peut-être que tout cela mûrissait en moi depuis longtemps, sans que j'en aie conscience. Je ne savais qu'une chose en me retrouvant seul : je voulais absolument qu'elle soit avec moi. Aucune idée de ce qui allait suivre, de ce que j'allais faire ; j'aurais eu peur, sans doute, si on me l'avait dit à l'avance. Le seul fait qu'elle puisse être avec moi là-bas m'excitait au point que je n'arrivais même pas à enfiler mon pantalon. Finalement je m'habillai et sortis la chercher. C'était le milieu de l'après-midi ; personne dehors, avec cette chaleur. Les volets des maisons d'alentour tous fermés, y compris les siens. Rien ne pourra plus être aussi calme et figé que ces heures-là sous l'Occupation. Notre quartier, où se trouvaient, en ce temps-là, de belles maisons

bourgeoises entourées chacune de leur jardin et des terrains vagues envahis par les hautes herbes où l'on jouait tant qu'on voulait sans être dérangé, avec des arbres et des fleurs partout, s'est métamorphosé en l'un des coins les plus laids, les plus bruyants de Thessalonique. Le moindre pouce de terre a été construit – ou « mis en valeur » comme ils aiment à dire ; l'endroit s'est rempli de grands immeubles à bon marché, qui ont l'air vieux et délabré dès le premier jour. Mal bâtis, barbouillés de couleurs criardes ou totalement incolores, la peinture s'écaille à peine sèche, les portes et les stores ferment mal, les petits balcons malcommodes sont encombrés par le tonneau à mazout et les cordes à linge ; pas un jardin, pas un arbre ou une fleur, un désert architectural et humain. Les familles tranquilles et aimables de la moyenne bourgeoisie qui vécurent là-bas des dizaines d'années ont fait place à une foule bruyante et querelleuse, des centaines de familles pauvres venues de leurs villages pour chercher (croyaient-elles) fortune en ville, et qui maintenant ne peuvent ni retourner là-bas, ni se sentir chez elles ici. Les enfants n'ont pas d'endroits pour jouer, sinon les trottoirs étroits et la rue entre les autos ; ils sont des douzaines, quand nous n'étions qu'une poignée. Le tapage de la paix a remplacé le calme de la guerre. Tout était donc tranquille cet après-midi-là, en pleine chaleur, quand je sortis la chercher ; les coups du soleil attisaient ma fièvre, et le silence chantait en moi.

Je m'arrêtai dans le terrain vague entre nos deux maisons, indécis, impatient, craignant déjà de ne pas la trouver à temps et de perdre ainsi un temps précieux. Jusqu'alors, dans le feu de l'action, il ne m'était pas venu à l'idée que je pouvais ne pas la trouver, ou qu'elle pourrait ne pas vouloir venir chez moi. Je me sentis soudain très mal à l'aise, les jambes coupées par le désir et la crainte. Pas pour longtemps : j'étais là depuis une ou deux minutes à peine, quand je vis leur porte s'ouvrir prudemment, sans un bruit ; elle sortit, vint vers moi avec une hâte contenue, me fit signe de me taire et m'emmena derrière sa maison, loin des fenêtres de la chambre des parents et de possibles regards indiscrets. Entre ce côté de la maison et le haut mur du jardin voisin il y avait un couloir étroit qui menait à la porte de leur cuisine, déserte à cette heure-là. Elle portait une robe de quatre sous, désormais trop petite pour elle, dont le tissu collait à son corps, fermée devant par une rangée de boutons du cou à la ceinture ; entre chaque bouton les deux pans s'écartaient, tendus par sa poitrine bien pleine, laissant apparaître sa peau nue.

« Comment as-tu su que j'étais dehors ? chuchotai-je. Tu ne dormais pas ? »

« Moi ! Comme si je dormais l'après-midi, depuis tout ce temps ! » Elle sourit. « Et toi, tu peux dormir ? » ajouta-t-elle d'un air coquin. Et sans que j'aie le temps de répondre, elle poursuivit : « Je suis souvent

derrière les volets à regarder votre maison, votre jardin, je pense à toi, à nous, à un tas de choses. »

Elle chuchotait, elle aussi, jouant machinalement avec le col de ma chemise. Je faillis bien me jeter sur elle sans attendre. J'étais hors de moi, c'était visible et elle l'avait sûrement vu, mais cette fois elle ne fit pas le moindre geste : elle devait avoir compris ce que j'avais en tête.

« J'ai vu tes parents partir, alors j'ai attendu. Je savais que tu viendrais. »

« Et tu sais pourquoi je suis venu ? » demandai-je.

« Je ne sais pas. » On l'entendait à peine. « Mais je viens de penser à quelque chose... »

« Il me semble qu'on a eu la même idée. Viens. »

Il n'y avait toujours personne autour de nous, mais mon cœur battait comme un fou. J'étais plein d'un sentiment merveilleux de péché imminent – et elle aussi, j'en suis sûr. Arrivés chez moi sans encombre, là-haut dans ma chambre, nous eûmes soin malgré tout d'enlever nos chaussures et de marcher sur la pointe des pieds, de peur que Zizi ou sa mère, au rez-de-chaussée, ayant vu mes parents partir et entendant maintenant les pas de deux personnes au-dessus d'elles, ne se posent des questions. Nos allées et venues ne furent pas longues ; elle me demanda seulement de lui montrer toute la maison : « Je ne connais que votre salle à manger, je veux tout voir pour t'imaginer partout quand tu es chez toi et que je pense à toi. »

Quand nous fûmes revenus dans ma chambre, elle se planta devant ma bibliothèque et lut avec attention les titres de tous les livres ; puis elle regarda longuement la grande photo de mon père au-dessus du vieux bureau, mon père jeune, environ trente ans, col dur, nœud papillon et moustache retroussée. Là, sous le regard rieur du père, je me plaçai derrière elle, collant mon corps contre le sien – une vraie torture –, glissai mes mains par-dessus ses épaules dans sa robe, dans le soutien-gorge qui la serrait, sa poitrine se creusa pour m'aider et un vertige me prit et je touchai ses mamelons déjà durs et dressés, bien dessinés, bien sombres, qui résistaient sous mes doigts. Elle laissa aller sa tête en arrière sur mon épaule, un soupir sortit de sa bouche entrouverte, ses yeux chavirèrent, ses mains serrèrent les miennes à travers l'étoffe. Et alors elle eut un mouvement imperceptible, digne de la femme la plus expérimentée, pour mieux ajuster son corps au mien, et cela, moins le mouvement que l'intention qui se trouvait derrière, fut suffisant, je sentis le désir monter en moi comme un fleuve gonflé par la pluie, j'entendais presque le mugissement. Je n'eus que le temps de sauter en arrière, de libérer mon corps, de le prendre dans mon mouchoir et le spasme vint, presque douloureux, mouillant mon mouchoir, mes mains et les siennes, car elle s'était retournée comme mue par un ressort et me tenait dans ses deux mains, les yeux

maintenant fermés, le souffle court, les mots sortant d'elle au rythme haletant de mon plaisir, « là, là, mon amour, là, calme-toi, je t'aime, je t'aime, je t'aime... »

Quand je revins de la salle de bains je la trouvai assise sur le divan qui la nuit me servait de lit, les pieds ramenés sous elle et les bras croisés, les yeux fixés sur la photo de mon père en face d'elle. Je m'assis à son côté, l'attirai légèrement vers moi. Elle se blottit au creux de mon épaule en soupirant d'aise. La brise marine du soir commençait d'arriver par la fenêtre aux volets fermés.

« Comme c'est beau ici », dit-elle à voix basse. « C'est frais, c'est calme. On dirait qu'il n'y a pas la guerre, qu'il n'y a rien. »

« Il n'y a pas de guerre ici, mon amour, pas en ce moment. Elle est ailleurs, très loin. La guerre n'a rien à faire ici avec notre amour. »

Elle soupira profondément, se serra davantage contre moi, et prit ma main qu'elle porta à ses lèvres. Je ne sais si l'on peut arriver plus près du parfait bonheur. Il ne s'était pas passé une demi-heure depuis notre arrivée, mais elle semblait déjà faire partie de ma vie dans ma chambre, je croyais me souvenir de l'y avoir déjà vue. Tout ce que j'avais imaginé la concernant, pendant les longues heures passées seul là-bas, où j'avais dû recréer son image, tout cela semblait maintenant avoir existé pour de bon et non dans ma tête. Je lui avais parlé là-bas, sûrement, je l'avais touchée, aimée. Un instant je crus que dans ce lieu jusqu'alors c'est moi qui n'étais pas réel ; que je venais enfin d'y accéder à l'existence. Comme si après n'avoir été que le fantôme de mes propres désirs, l'annonce de ce que j'allais être un jour, j'avais trouvé ma substance et mon sens à l'instant où elle entra dans ma chambre. Quant à elle, dont l'image avait hanté ce lieu, qui avait régné sur lui, elle devenait maintenant le prolongement de moi-même. Tandis que je la tenais serrée contre moi, me revint l'impression déjà éprouvée auparavant, mais jamais de façon aussi vive, que les limites visibles entre nos corps s'étaient dissoutes et que nous ne formions plus qu'une seule chair. Une impression soudaine d'unité absolue, suivie par une conscience aiguë de chaque détail autour de nous, en nous, partout.

Peu à peu, insensiblement, nous nous échauffions à nouveau. Un léger mouvement des doigts, nos jambes se touchant, des frôlements, une caresse passagère, toute une série de petits signes discrets, de messages. Elle tourna le visage vers moi et je le pris entre mes mains, j'embrassai sa bouche avidement, impatiemment, nos langues se poursuivirent. Je l'embrassais maintenant sur tout le visage tandis que mes mains déboutonnaient sa robe à l'aveuglette et la tiraient, dégageant les épaules et ma bouche elle aussi descendait, je lui soulevai les bras et l'embrassai là, dans le creux de l'aisselle mouillé de sueur avec son odeur et son goût qui m'excitaient et j'y laissai ma

bouche pendant que mes mains s'occupaient de défaire son soutien-gorge, mais ma hâte aggravait ma gaucherie et je n'y arrivais pas, quand d'un geste vif et habile, en levant les bras, elle le défit toute seule – je faillis ne pas me retenir quand je compris ce qu'elle avait fait, son empressement m'excitait plus encore que ses seins nus –, elle l'ôta, le jeta par terre et à nouveau m'entoura de ses bras, penchée en arrière pour me laisser le champ libre, ses seins découverts, impatients devant mes yeux, et je baissai la tête, la posai entre eux, m'y plongeai, les explorant de ma langue, découvrant les mamelons sombres, durcis que je bus l'un après l'autre, les gardant longtemps dans ma bouche, la remplissant tant que je pouvais, puis les quittant pour aller chercher ses lèvres son cou ses oreilles ses épaules ses aisselles et de nouveau ses seins, ses seins mûrs et gonflés d'amour.

Elle s'écarta soudain, se leva du divan, se planta devant moi, étendit les mains, me fit lever, m'attira vers elle et nous restâmes ainsi un instant à nous regarder, sachant ce que nous voulions ensuite et alors je tirai encore sur sa robe qui tomba à ses pieds, elle fit un petit pas de côté, sortit de la robe et s'immobilisa, me regardant droit dans les yeux, sans un mot, dans un silence éloquent, attendant mon prochain geste ; alors j'ôtai ma chemise, puis, après une brève hésitation, tout le reste et restai immobile, dur et fier tandis qu'elle regardait mon corps, puis mes yeux, et dans son regard il n'y avait plus qu'une promesse, maintenant c'était de nouveau son tour et elle n'hésita pas : d'un geste lent et réfléchi elle baissa son dernier vêtement, l'ôta, le jeta au loin puis laissa ses bras retomber le long de son corps et resta ainsi, unique dans sa nudité que je voyais entière pour la première fois, de même que je lui montrais pour la première fois la mienne, et nous n'avions pas honte, nous nous regardions des pieds à la tête avec curiosité, impatience, gourmandise, nous étions non seulement sans honte, mais fiers devant notre beauté, notre force, notre désir. Nous restâmes ainsi un instant à nous regarder, puis elle fit le premier pas vers moi et tout de suite nous fûmes collés l'un à l'autre, mes mains parcourant son corps, son dos, ses seins, ses hanches et la serrant, mon corps entre ses jambes se frottant à la toison épaisse et bouclée avec des petits mouvements de va-et-vient rapides qu'elle me rendait avec art, avec un sens du rythme parfait, me tenant très serré, les bras autour de ma taille, le visage au creux de mon épaule, m'embrassant, me mordillant, frottant contre moi sa poitrine en de lents mouvements circulaires, au point que résister devenait un martyre – mais j'aurais donné je ne sais quoi pour le subir tout le jour.

« Viens, asseyons-nous », sa voix presque éteinte, « c'est trop, je ne tiens plus. Mon Dieu, je t'aime tant... » Nous asseoir, non – nous tombâmes sur le divan, comme renversés par une vague énorme,

irrésistible. Nous nous roulions et nous tordions et nous tendions et nous collions l'un à l'autre et nous décollions pour nous regarder, nous nous attrapions nous embrassions bras mains bouts des doigts lèvres dents langues paupières, unis dans un délire sans fin, une lutte confuse, désespérée, vorace non pas seulement pour posséder l'autre, mais pour l'assimiler à soi. Elle se révéla pleine d'imagination, d'initiative, d'un admirable talent pour anticiper et s'adapter. Elle était née pour aimer. Elle savait recevoir, donner, être elle-même avec naturel, sans fausse honte ni remords, fidèle à elle-même et limpide jusque dans l'amour, avec ce don pour le plaisir qui rayonnait dans ses étreintes et la faisait se donner spontanément, tout entière.

Quand nous passâmes à d'autres baisers pour la première fois, cela se fit tout à fait par hasard, sans préméditation, car jusqu'alors nous ne savions même pas que cela existait. Il arriva simplement qu'au milieu de nos évolutions nous nous retrouvâmes chacun la tête vers les pieds de l'autre, la bouche précisément à l'endroit voulu. Je plongeai le visage dans la toison humide, l'odeur de la sueur et du corps me frappa, me transporta, ma langue se mit inconsciemment à fouiller chaque petit recoin inconnu, embrassant, jouant, mordillant, et je sentis le paroxysme de son plaisir ; elle replia les jambes et y enferma ma tête, la serrant, la collant plus encore à elle et son ventre se durcit, un son grave sortit de sa gorge et elle fut prise de soubresauts comme un poisson hors de l'eau. Puis elle découvrit à son tour ce que sa bouche pouvait faire : je sentis mon corps enveloppé de lèvres, d'une langue, de dents, embrassé, titillé, plongé dans la molle humidité de sa bouche et j'en fus retourné, mon cœur battait à me faire mal, mon corps se raidit comme du marbre, je perdis tout sens du réel, le contrôle de mes actes – que j'avais réussi par miracle à conserver jusqu'alors – s'évanouit comme une fumée poussée par un grand vent, et avant même que j'aie eu le temps de penser à me retirer, je l'inondai. Un instant seulement elle sembla prise au dépourvu, elle s'arrêta, et tout de suite elle reprit, m'embrassant, m'avalant, son incroyable instinct féminin l'aidant à surmonter ce qui pour elle devait être une expérience tout à fait inattendue, effrayante – et non seulement à la surmonter, mais à en jouir visiblement, puisqu'aussitôt ce fut son tour à nouveau, une explosion, une série de spasmes qui semblaient devoir continuer toujours, avant de s'espacer bientôt, devenant de petits sursauts qui eux aussi enfin s'arrêtèrent, nous laissant totalement immobiles, épuisés, respirant lentement, profondément, nos visages encore à la même place et ne sachant trop ce qui nous était arrivé.

Elle m'appela et je vins m'allonger à côté d'elle, face à elle, regardant sa bouche que désormais je ne verrais plus jamais comme avant. Je pris sa tête entre mes mains, l'embrassai, avec le goût

étrange de ma propre substance sur ses lèvres, sur sa langue, dans sa bouche.

Je me demandais ce qu'elle avait ressenti. J'étais inquiet.

« Fâchée ? » lui demandai-je en l'embrassant.

« Fâchée ! » Elle rit. « Tu es complètement fou ! Fâchée de ce qui s'est passé ? Mais ce que j'ai reçu, c'était toi, maintenant je t'ai en moi, je vais me promener avec toi en moi. Et si tu veux savoir, je ne mangerai et ne boirai rien le plus longtemps possible aujourd'hui, pour garder ton goût dans ma bouche. Mon amour, mon amour, je te dois tant... »

Nous restâmes à nous reposer, plongés dans une allégresse presque tangible qui nous enveloppait tel un manteau protecteur. Nous nous touchions, nous embrassions ; nos mains, nos lèvres touchaient du bonheur. Allongés côte à côte, les yeux maintenant fermés, nos corps s'effleurant à peine, on eût dit que nous étions là depuis des heures dont chaque minute concentrait l'expérience d'une vie. Quand j'osai enfin ouvrir les yeux et regarder la pendule, je poussai presque un cri de joie, voyant que depuis notre arrivée il s'était passé à peine plus d'une heure, et qu'il nous en restait donc au moins autant avant de devoir nous quitter. Je le lui dis ; elle eut un rire joyeux, m'étreignit, m'embrassa puis m'enjamba, disant qu'elle devait aller un instant à la salle de bains ; je lui dis que j'irais avec elle, ne voulant pas être sans elle une seule minute ; elle répondit en riant que c'était défendu et courut s'enfermer à clef ; je restai à la porte, frappant et criant que c'était injuste, elle riait, j'avais envie d'elle, jusqu'au moment où elle ouvrit la porte avec une profonde révérence pleine de soumission, son petit visage hilare, et me dit qu'à présent je pouvais entrer si je promettais de la laisser se laver la figure ; je lui dis que moi aussi je voulais me rafraîchir, et nous courûmes ensemble au lavabo, luttant pour nous arracher le savon des mains et nous poussant par jeu, hanche contre hanche.

Elle termina la première et regagna la chambre en courant ; quand je revins elle était assise sur le divan derrière ses jambes relevées qu'elle entourait de ses bras, le menton sur ses genoux repliés, les yeux tournés vers la porte, si bien qu'en entrant je ne vis que ses longues jambes et son visage rieur, moqueur, par-dessus, image parfaite de ce qu'elle était, douce et sensuelle et amoureuse ; tel était le don que m'avaient fait les dieux, ce rêve dont je ne savais pas encore qu'il allait bientôt virer au cauchemar.

Je m'arrêtai sur le seuil et elle me sourit, puis elle posa les yeux sur ce point de mon corps désormais rétréci et sans force, mais si important pour elle, même ainsi, que déjà elle l'aimait avec un mélange de crainte et de curiosité, avec dans ses yeux l'air sérieux et lointain de la personne contemplant une chose dont elle ne se

moquera jamais, qui lui sera toujours sacrée, dont elle ne pourra jamais parler qu'en chuchotant. Elle savait maintenant que cette chose lui offrirait l'expérience la plus bouleversante de sa vie, aussi la regardait-elle, visiblement, comme les premiers hommes ont dû regarder, aux commencements de la vie, le feu.

J'allai à la fenêtre et m'emplis la poitrine des odeurs du jardin. Elle se leva sans bruit et vint se mettre à côté de moi. À travers les volets mi-clos nous regardions la lumière dehors, les oreilles bourdonnantes de cigales. Tout restait plongé dans la torpeur ; rien ne bougeait, ni personne.

Elle entendit la première, au loin, le claquement caractéristique de la DCA.

« Écoute, écoute », murmura-t-elle, alertée, « les revoilà ».

Bientôt le grondement des avions nous parvint de là-haut, croissant peu à peu, emplissant le calme de l'après-midi, menaçant, implacable comme une vengeance divine. Nos cœurs cessèrent de battre, je fis mine d'ouvrir les volets. Elle m'arrêta.

« Mon amour, nous sommes tout nus. Tu veux qu'on nous voie ? »

Serrés côte à côte, nous essayâmes de voir par l'étroite ouverture entre les deux battants. Bientôt le grondement fut au-dessus de nous, on voyait maintenant les aigrettes blanches de la DCA, dans le bleu brumeux du ciel, qui s'efforçaient rageusement, vainement, d'arrêter l'avancée des terrifiants engins.

Les Anglais et les Américains avaient commencé à venir bombarder quelques mois plus tôt, trop rarement il est vrai pour notre attente impatiente, une fois, deux fois au plus par mois. Ils frappaient l'aérodrome. D'habitude ils opéraient en plein jour, mais une fois ils étaient venus de nuit, bombardant aussi le port, allumant de splendides incendies dans les entrepôts où les Allemands stockaient du matériel de toute sorte. Cette nuit-là, je m'en souviens bien : ma mère, affolée comme toujours, s'était cachée dans l'abri que nous avions creusé dans le jardin du temps de la guerre contre les Italiens. C'était du solide : parois revêtues de grosses planches, dalles isolantes par terre contre l'humidité, bancs le long des murs, plafond de poutres avec d'autres dalles par-dessus, puis d'épaisses plaques de tôle, puis la terre des déblais, formant un beau tumulus couvert de camomille et d'autres herbes où nous jouions, avec un petit escalier tournant, fait avec soin, fermé par une dalle amovible, une lampe à pétrole, une pelle et une hache. On y tenait facilement à dix et pendant tout ce temps il n'y a pas eu la moindre trace d'humidité, nous l'avons même gardé plusieurs années encore après la guerre. C'est là que nous nous cachions pendant les bombardements, chacun à sa place habituelle, ma mère dans le coin du fond, le col de la veste relevé pour mieux se protéger. Elle entraînait toujours la première, en courant, avant même la

fin du premier coup de sirène – où trouvait-elle tant de vélocité ? –, mais sans jamais oublier d'emporter son sac à bijoux, son « trésor », au cas où la maison serait détruite par une bombe, et criant toujours, juste avant de disparaître, « Fermons les volets, ouvrons les fenêtres », et nous la taquinions en lui demandant pourquoi cette première personne du pluriel, alors qu'il eût été plus honnête de dire « fermez », « ouvrez », mais peut-être était-ce pour elle une façon de croire qu'elle participait. Ma mère alla donc tout droit au refuge ce soir-là ; mon père et moi, tenant des poêles à frire au-dessus de nos têtes pour nous protéger des éclats – ce qui nous donnait sûrement l'air comique – contemplions sur le balcon, fascinés, l'éblouissant spectacle. Je me souviens de ma surexcitation comme si c'était hier : pour la première fois depuis l'entrée des Allemands dans la ville, ils prenaient une déculottée sous nos yeux. J'avais l'impression d'être moi-même là-haut, pilote d'un de ces avions que nous entendions sans voir, et de frapper l'ennemi à nos pieds avec toute la haine et le besoin de vengeance que j'avais appris à transporter dans mon cœur, et qui depuis si longtemps s'accumulait sans trouver d'exutoire.

Ma participation à la Résistance, bien suffisante compte tenu de mon âge et de mes forces – et qui me sembla presque héroïque sur le moment –, se réduisait maintenant à presque rien ce soir-là, tandis que je contemplais, écrasé, le déchaînement céleste qui m'apportait la délivrance attendue, même si ce n'était qu'à travers d'autres, en ignorant tout de mon existence et à quel point je les diviniais à ce moment-là, cette nuit-là où les flammes s'élevèrent et recouvrirent le port, ses alentours et nos cœurs, s'élevant jusqu'au ciel déjà coloré par les fusées éclairantes qui descendaient lentement, jetées par les avions – scène de triomphe éclatante, implacable. Et les bombes explosaient, ébranlaient la terre, semaient le feu, brûlant le port et réchauffant nos âmes.

Je m'en souvenais parfaitement, de cette nuit-là, tandis que nous nous serrions tous deux, nus, nous tenant par la taille, derrière la fente des volets, nous efforçant de voir quelque chose là-haut, le corps tendu par l'impatience. Nous ne vîmes d'abord que les points rouges habituels de la DCA, puis soudain elle sursauta, s'écriant : « Là-bas, là-bas, je les vois, regarde mon amour, là-bas », et me montra la direction de l'aérodrome, à l'est. Je ne pouvais rien distinguer dans tout ce bleu éblouissant, des formes imprécises flottaient dans une brume de chaleur, changeaient de contours, se dissolvaient, se recomposaient devant mon regard fatigué, impatient. Puis je les vis moi aussi, et quand mon œil les eut repérés je ne les reperdis plus : des petits points noirs, par douzaines, avançant vers leur but, entourés d'une broderie d'aigrettes blanches. Il y avait quelque chose dans la force pure de leur trajectoire, le grondement de leurs moteurs, le

staccato de la DCA, qui m'entra aussitôt dans la tête et se mit à m'influencer de façon étrange. Je me sentis de nouveau excité, électrisé, comme si j'étais entre les mains d'une volonté mystérieuse, comme si j'étais moi-même embarqué dans cette grande démonstration de puissance là-haut, comme si la guerre tout entière passait par mon corps et le soulevait, le raidissait. Puis arriva jusqu'à nous l'ébranlement souterrain des bombes qui commençaient à tomber loin là-bas, vers l'aérodrome, et alors je perdis la tête, je croyais que j'étais l'auteur de tout cela, que j'avais à moi seul jeté à terre toute l'armée allemande, que je les écrasais, les ridiculisais, les humiliais, que je les avais vaincus à jamais. Le bombardement dut susciter la même excitation chez elle, je ne sais comment ni par quels mécanismes, car elle se retourna brusquement, me regarda et il y avait dans ses yeux cette lueur particulière, chargée d'un message, et elle me dit très simplement « Viens », me prit par la main, m'attira vers le divan, s'allongea sur le divan tout en me regardant, lançant toujours le même message silencieux, et maintenant nous savions tous deux que c'était pour cette fois, que le moment suprême était venu qui nous unirait à jamais indissolublement, que nous porterions en nous pour le restant de nos jours, quoi qu'il arrive, où que nous soyons, ce sceau posé sur notre amour. L'heure propice attendue si longtemps arrivait, en plein milieu de la guerre, sous le fracas d'engins sans pitié, les explosions des bombes, et la terre tremblait et c'est ainsi que je la pris, ce fut facile, elle ne souffrit pas, aucun son ne sortit de sa bouche, elle me serra seulement de toutes ses forces quand j'entrai en elle, presque à m'en étouffer, m'embrassant sur tout le visage, murmurant des mots sans suite, et je tremblais, je frémisais tout entier, je ne savais plus ce qui m'arrivait et ne sus même pas quand je terminai, tout était si renversant que l'orgasme lui-même ne se distinguait pas du reste au sein de la cavité chaude et humide et douce qui enserrait mon corps prisonnier, et je compris que désormais, non seulement elle était à moi, mais que le devoir de toute ma vie était de faire qu'elle soit la plus heureuse possible, et que personne ne puisse lui faire le moindre mal à moins de me tuer d'abord.

Personne, bien entendu, n'eut à m'affronter, et encore moins à me tuer, pour mettre la main sur elle ; quand l'heure fut venue, personne ne se soucia de mon existence. Et moi je ne résistai pas, je ne luttai pas – à quoi résister, contre quoi lutter, comment un enfant seul peut-il se battre contre le Mal absolu ? Je me contentai d'être témoin, incapable d'agir, condamné à faire partie du cauchemar.

Ils commencèrent sournoisement, les premières mesures semblèrent anodines et passèrent à peu près inaperçues ; puis les suivantes se firent sans cesse plus claires, plus impitoyables, ils se donnaient de moins en moins la peine de cacher leurs intentions. Je vivais au milieu

de tout cela, comme nous le faisons tous, comme le faisaient les juifs eux-mêmes, abasourdis, impuissants ; nous étions incapables de saisir pleinement le sens de ce qui arrivait : à chaque nouvelle mesure restrictive nous pensions que ce serait la dernière, qu'il ne pouvait y en avoir d'autre ; les juifs s'efforçaient même d'en rire, ce dont la stupeur et l'horreur nous rendaient incapables ; et à chaque fois le mal progressait encore un peu : en s'efforçant de croire qu'il était humainement impossible d'aller plus loin, on oubliait, tout simplement, que c'était inhumainement possible.

L'étoile de David obligatoire fut placée sur leurs maisons, leurs boutiques, puis épinglée – une grande, jaune, bien voyante – sur leurs vêtements eux-mêmes, les désignant ainsi au monde entier et du même coup les isolant ; les interdictions commencèrent, ils n'avaient plus accès à des quartiers entiers, à certains magasins, et même aux trams. Puis vint ce jour où tous les juifs de sexe masculin furent rassemblés sur la place de la Liberté où on les fit s'agenouiller par terre et rester là sans bouger, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, les jeunes comme les vieux, les malades et même les rabbins, sous un soleil d'enfer, les frappant s'ils osaient remuer ou tombaient d'épuisement, sans justifier en rien ce rassemblement, la seule raison étant de les soumettre et les humilier – scène incroyable, noire plaisanterie qui imprima la marque de la mort sur tout le monde, victimes et bourreaux, et que nous vécûmes heure par heure, avant de rentrer chez nous marqués par la mort, sachant qu'à présent plus rien ne les arrêterait, qu'ils ne reculeraient devant rien. Je vis cette scène, moi aussi ; je ne résistai pas, ne luttai pas, mais je sentis s'installer en moi une sombre haine qui depuis lors me suit comme une ombre.

Les deux derniers mois nous fûmes le plus possible ensemble, nous consacrant désespérément l'un à l'autre, parlant peu mais communiquant plus étroitement que jamais. Nous faisons l'amour presque chaque jour, sans un mot, furieusement, nous efforçant de prendre et de donner tout ce qui pouvait l'être dans le temps évidemment court qui nous restait, sachant que c'était là notre part, au lieu de la vie et du bonheur ensemble dont nous avions rêvé et qu'un instant nous avions crus assurés, pendant ces deux années passées ensemble sur cette terre, où nous avons reçu plus qu'on ne peut espérer trouver dans toute une vie, et pour lesquelles était venue maintenant l'heure de payer. *Ma belle aux grands yeux gris, aimée de toute la terre, ma belle amoureuse et pure.* Dieu sait par quel miracle elle ne tomba pas enceinte, nous n'avons jamais pris la moindre précaution, nous ne savions pas ce qu'il fallait faire, ni même que cela existait ; et même si nous l'avions su, nous ne l'aurions pas fait, il n'était pas question d'aller contre le cours des choses. De toute façon,

même enceinte elle n'aurait pas été sauvée. Car sa famille, avec l'incroyable fatalisme et la fierté de leur race, aurait malgré tout préféré qu'ils disparaissent tous ensemble plutôt que de la laisser derrière eux. Quand les premières rumeurs se confirmèrent, et que l'on sut imminent le rassemblement et l'envoi des juifs dans des camps de concentration, mon père proposa de cacher Gioconda quand sa famille devrait partir, et de la garder tant qu'il le faudrait – et nous avions de bonnes chances de ne pas nous faire prendre. Mais son père et sa mère, quoique profondément émus, refusèrent sans discussion de s'en séparer. Et quand je lui demandai de ne pas leur obéir et de rester avec nous, contre leur volonté si nécessaire, la priant, la suppliant, lui disant qu'elle n'avait pas le droit de sacrifier sa vie, notre amour et nos rêves, elle me répondit tranquillement, avec une sérénité de mort que oui, sa vie loin de moi n'aurait plus aucun sens, en dehors des souvenirs qu'elle emporterait avec elle, et de l'amour qu'elle garderait – mais il lui était impossible de laisser ses parents, ses frères et sœurs marcher vers leur destin alors qu'elle-même resterait à l'arrière pour sauver sa peau. Il y avait dans ses yeux toute la douleur et le désespoir du monde, mais sa voix était si calme et décidée qu'il m'apparut que j'étais confronté au destin, et que ma vie elle-même n'y pourrait rien changer.

Ils vinrent les chercher par une chaude fin d'après-midi. Un grand camion militaire arriva, avec trois soldats allemands et un officier, peu bavards, méthodiques et presque polis. Les voisins regardaient aux fenêtres, des enfants s'étaient rassemblés autour du véhicule, observant ce qui se passait avec une curiosité muette. Mes parents et moi étions chez eux pour les aider et leur dire adieu. On parlait peu, on s'affairait en hâte, en accordant beaucoup d'importance à des détails superflus. Chacun n'avait le droit d'emporter que quelques habits et un peu de nourriture. Tout cela fut entassé dans deux vieilles valises et un paquet maladroitement ficelé. Jack et madame Leonora firent les bagages, aidés par Laura et Renée. Nous autres ne pouvions pas faire grand-chose, à part être avec eux. La grand-mère était dans son fauteuil, fière et muette. Aline, plus fragile et apeurée que jamais, se tenait assise entièrement immobile au bord du lit. Les deux garçons étaient dehors avec les autres enfants, plus curieux qu'alarmés. L'officier et les soldats attendaient dans le jardin patiemment, presque avec l'air de s'excuser. Elle et moi, dans un coin de la salle à manger, nous nous tenions les mains en silence, les jambes flageolantes, l'estomac noué, la mort dans le cœur. Elle m'avait donné la collection de fleurs séchées qu'elle avait faite à l'école des années plus tôt dans un grand cahier : « Garde-la moi, pour te souvenir de moi jusqu'à mon retour... » Je savais quel mensonge cette promesse cachait, elle le savait aussi, mais nous devions essayer de croire qu'elle reviendrait,

sinon comment vivre ? Je tenais le cahier machinalement dans une main et de l'autre je serrais ses doigts, pour me charger de vie, pour lui transmettre l'amour, la dévotion que je voulais qu'elle emporte partout avec elle, pour toujours. Je lui avais offert une croix d'or que je portais depuis mon enfance à mon cou au bout d'une chaîne. Je lui avais demandé si cela l'ennuyait de porter une croix. Elle avait dit que non ; peut-être que le Christ veillerait sur elle aussi. J'avais mis la croix à son cou et elle la tournait entre ses doigts, tandis que nous observions les préparatifs, les adultes qui allaient et venaient en parlant à voix basse, échangeant avis et instructions, les deux hommes tâchant de paraître courageux et optimistes, les deux mères sèches, tendues, pragmatiques.

Puis vint le moment où l'on ne put continuer de faire comme si tout n'était pas prêt. C'était la fin. Nous restions là, gênés, silencieux. Alors madame Leonora fit le tour des chambres, ferma les volets et les fenêtres avec beaucoup de soin. La maison fut plongée dans l'ombre. Dans sa chambre à coucher elle prit sur le dessus de sa coiffeuse une vieille boîte rectangulaire en cuir brun et la remit à ma mère.

« Tu veux bien me la garder, s'il te plaît ? J'ai là-dedans quelques bijoux dont je ne voudrais pas qu'ils tombent entre des mains étrangères. L'une des broches vient de ma mère, l'une des bagues était à ma grand-mère. Tu me les garderas ? Ce sera pour mes filles... Ou bien... si nous décidons de ne pas revenir en Grèce quand tout sera fini, si nous préférons rester là-bas... alors tu pourras les garder, en souvenir de moi. Tu veux bien ? »

« Mon Dieu, mais oui... bien sûr... » La voix de ma mère était presque inaudible, et maintenant ses mains tremblaient.

Jack se raidit, regarda autour de lui et dit un peu plus fort qu'il n'était nécessaire : « Eh bien, il me semble qu'après vingt-quatre ans dans cette vieille maison, un peu de changement nous fera du bien, non ? Et quand nous reviendrons, je la retaperai complètement, à l'extérieur, à l'intérieur. Elle sera comme neuve. Je planterai des fleurs dans le jardin, je referai la haie et puis... »

« Jack ! » l'interrompit sa femme doucement, tendrement, « je crois qu'il faut y aller. Ils vont peut-être s'impatienter », ajouta-t-elle en montrant le jardin où attendaient les Allemands, « et alors il pourrait se passer des choses désagréables. »

« Oui, bien sûr », balbutia Jack d'une voix faible et lente, « je crois qu'il faut y aller. » Il respira un grand coup. « Eh bien, allons-y. » Il semblait soudain très fatigué. Il prit l'une des valises, mon père souleva l'autre, Renée se chargea du paquet. Nous sortîmes un par un dans le jardin.

Madame Leonora ferma la maison et donna la clef à ma mère. Puis elles s'étreignirent, s'embrassèrent sans un mot, sans une larme, le

visage sec et les traits tirés. Elles restèrent embrassées un long moment. Mon père alla vers Jack et mit ses mains sur ses épaules. Ils ne s'embrassèrent pas, mais restèrent joue contre joue. Mon père parlait à l'oreille de Jack et celui-ci hochait affirmativement la tête. Ses yeux étaient rouges et brillants. Puis mes parents embrassèrent la grand-mère, et à leur suite je lui baisai la main. Elle effleura mon front de ses lèvres minces et me bénit.

« Mon pauvre enfant », murmura-t-elle, « si jeune, et avoir vécu tant d'épreuves... Ne t'inquiète pas, elle ne t'oubliera pas », ajouta-t-elle soudain, à ma surprise ; et je compris alors que rien pendant tout ce temps ne lui avait échappé, qu'elle savait tout, dans son immense sagesse, et qu'elle approuvait. Un sanglot monta en moi, mais elle me caressa la tête et l'arrêta aussitôt.

Les filles et les deux petits garçons vinrent à leur tour nous embrasser, mes parents et moi. Puis Gioconda s'approcha, me regarda un long moment, et son regard était si intense qu'il semblait vouloir me traverser. Je fis le pas qui nous séparait et elle se jeta dans mes bras, nous joignîmes nos bouches en y mettant tout notre amour et notre désespoir, devant tout le monde, nous n'avions plus de raison de nous cacher, nous ne le voulions plus, notre dernier baiser annonçait au monde entier notre amour.

Alors, chuchotant à mon oreille, elle me demanda pardon pour le mal qu'elle me faisait en partant, en n'ayant pas le courage de rester sans sa famille, pour le chagrin qu'elle me causait. Elle me demandait pardon, à moi ! Elle s'accusait – elle ! – de manquer de courage ! Mes jambes flageolèrent.

« Mon amour, non, je t'en prie, arrête. Tu as plus de courage que n'importe qui. Alors que moi, qu'est-ce que je fais ? Je reste ici, impuissant, lamentable, à vous regarder partir. Moi, qui me pardonnera ? »

Elle se serra, se colla contre moi. Elle me dit à quel point son amour était fort, qu'elle n'oublierait aucun de nos instants, que je ne quitterais plus son cœur.

« Nikos, où sont nos rêves, que vont-ils devenir ? »

« Nous vivrons pour eux, tu vois qu'il nous faut vivre, ne pas s'avouer vaincus. Il faut que tu reviennes, mon amour. Voilà ce que j'attendrai désormais : le jour où tu reviendras, où nous ne serons plus entourés par la peur. Il le faut. »

Elle se mit à trembler tout entière, elle n'en pouvait plus, des sanglots silencieux montèrent à sa gorge, ses larmes débordèrent et s'unirent aux miennes sur nos visages collés l'un à l'autre – ultime contact, promesse, adieu –, puis madame Leonora s'approcha, posa doucement la main sur son épaule, l'attira et elles rejoignirent le camion qui les attendait.

Les soldats les aidèrent à monter, leur passèrent les valises et le paquet, montèrent à leur tour, relevèrent le battant et mirent la chaîne. L'officier se tourna vers mon père et, à notre surprise, le salua militairement en claquant des talons, avant de monter à côté du chauffeur. Le camion démarra, avança jusqu'au coin de notre petite rue, tourna dans l'avenue et disparut à nos yeux. Le bruit nous parvint encore assez longtemps et tant que nous l'entendîmes, nous restâmes. Puis il cessa et tout fut tranquille. Les voisins s'étaient retirés chez eux en fermant les volets. Les enfants avaient disparu. Dans la cour de leur maison vide, nous étions totalement seuls.

Nous rentrâmes chez nous.

Dix mois après la fin de la guerre, au printemps 46, Rudi se présenta un soir chez nous. Il était rentré en Grèce quelques jours plus tôt. Physiquement il n'avait pas beaucoup changé, sinon que sa peau était plus sombre – signe de souffrances, de surmenage, et non de santé – et qu'elle avait perdu sa fraîcheur et son éclat. À cela s'ajoutait un changement frappant dans son allure : on croyait voir un autre homme. Autrefois mince et vif, il était devenu maigre et nerveux dans ses gestes. Il parlait avec lenteur et précaution, l'air ténébreux. Envolés le rire, la bonne humeur, l'entrain. On lui voyait maintenant une maturité au-dessus de son âge : il avait davantage vécu, malgré sa jeunesse, que d'autres pendant toute une vie, et connu là-bas des choses que l'esprit humain n'a pas la force d'imaginer. Son histoire, telle qu'il nous la raconta, était brève, presque laconique, mais pleine de douleur. Leur voyage vers l'Allemagne, dit-il, avait été un cauchemar. Aline mourut un mois après leur arrivée au camp de concentration et la grand-mère quatre mois plus tard. Le reste de la famille survécut pratiquement jusqu'à la fin de la guerre, mais on les envoya dans la chambre à gaz quelques semaines avant l'arrivée des Russes. Lui-même était l'unique survivant de la famille, y compris les parents éloignés. On l'avait utilisé jusqu'au bout à des travaux de force ; il avait dû aider à brûler les corps des victimes des chambres à gaz, qu'on jetait dans des fours. Un de nos amis très proches y avait mis le corps de Gioconda. *Son corps, Seigneur, son Corps. Cela qui me fut donné par Toi et que je tenais vivant et palpitant entre mes mains, qui abritait notre amour, cet amour que Tu nous avais donné. Seigneur, ce corps n'est plus que cendres, il a brûlé dans un four construit pour des hommes par des hommes. Seigneur, Tu es grand et admirables sont Tes œuvres !*

Ce qui arriva ensuite à Rudi, je ne m'en souviens que de façon très vague. Je me souviens seulement qu'à un certain point je lui demandai s'il savait autre chose, s'ils l'avaient utilisée, tant qu'elle vivait, à d'autres fins. Il me regarda longuement avant de répondre, puis il déclara qu'il était sûr que non. Je n'ai jamais cherché à savoir, ni ce

jour-là, ni par la suite, s'il disait la vérité ou s'il avait pitié de moi. Cette épreuve-là du moins, j'espère que Dieu la lui aura épargnée.

Ma mère donna à Rudi la boîte aux bijoux de madame Leonora, le laissant libre d'en faire ce qu'il voudrait. Il avait, c'était visible, grand besoin d'argent.

Nous le revîmes deux ou trois fois, le temps qu'il règle ses affaires, puis il émigra en Amérique où se trouvaient ses seuls parents. Ses lettres, régulières au début, s'espacèrent peu à peu, ce qui est normal, puis s'arrêtèrent. Nous sommes sans nouvelles de lui depuis quinze ans. Les derniers temps il était optimiste. Il avait trouvé un bon poste dans l'affaire de son oncle, épousé une jeune juive, et semblait heureux.

J'étais à l'armée, j'avais déjà fait un an de service quand, profitant d'une permission de plusieurs jours, je vins voir mes parents. Je découvris alors par hasard que le grand cahier plein de fleurs séchées ne se trouvait plus au fond du tiroir de mon bureau où je le gardais depuis des années. Affolé, je cherchai partout. Pas de cahier. J'interrogeai ma mère qui d'abord ne se souvint de rien, puis se rappela que quelques mois plus tôt, l'un de mes jeunes neveux était venu chez nous, avait joué dans ma chambre, trouvé le cahier dans mon tiroir et lui avait demandé s'il pouvait le prendre. Elle, ne sachant rien de l'histoire, le lui avait donné. Je courus chez lui pour le lui reprendre. Il ne l'avait plus. Il l'avait échangé contre une petite collection de timbres avec un camarade d'école qui était parti avec sa famille pour Athènes. Il ne savait pas son adresse.

Il ne reste donc plus rien d'elle. Leur maison existe encore. Mais c'est une lamentable ruine. Habitée par une famille pauvre et fruste, elle disparaît entre les monstres qui ont poussé tout autour ; elle est l'image en pierre d'une plaisanterie cruelle du destin, d'un rire mauvais qui résonna voici trente ans avant de se pétrifier. Le terrain vague avec ses hautes herbes, ses buissons et l'odeur du thym n'existe plus. À sa place, à la place de notre maison, s'élève une horreur à étages. Les grands arbres, les murets, la cabane – tout a disparu sans laisser de traces.

Gioconda n'est plus qu'un rêve. Parfois je me demande si elle a existé, j'interroge mes parents, mes cousins, pour m'assurer que oui. Quelque part en Allemagne de l'Est, des parcelles de ce qu'elle fut subsistent peut-être dans l'écorce d'un arbre, dans une motte de terre. Des gens l'ont peut-être sentie dans une fleur, bue dans leur vin. Les vents qui ont soufflé toutes ces années l'ont peut-être ramenée en Grèce et je l'ai respirée, qui sait, sans le savoir, en une dernière union amoureuse. Les grands yeux gris, les lèvres douces, la peau si lisse, la voix rauque... Le rire, le chagrin, l'amour, tout ce qu'Elle était.

POSTFACE

UN LIVRE HANTÉ

Ceci est une histoire vraie, dit l'auteur. Il l'a lui-même vécue : c'est lui Nîkos, le narrateur, ce très jeune adolescent qui, à Thessalonique pendant l'Occupation allemande, aime Gioconda – et en fut aimé – d'un amour total.

Gioconda était juive, comme de nombreux Saloniciens : la ville fut pendant des siècles, et jusqu'à son rattachement à la Grèce en 1913, peuplée en majorité par des juifs ; ceux-ci, en 1940, se comptaient encore par dizaines de milliers.

Ils furent tous déportés en 1943. Presque tous – dont Gioconda – sont morts à Auschwitz ; mille à peine sont revenus. Et si quelques livres (dont l'admirable Sarcophage de Yòrgos Ioànnou) ne rappelaient pas leur existence avec tendresse, leurs traces elles-mêmes pourraient bientôt s'effacer : nombre de Grecs, ces temps-ci, voulant croire à une Thessalonique éternellement et purement hellène, s'empressent d'oublier tout ce qui, dans l'histoire de la ville, pourrait contredire cette vision grandiose.

La ville elle-même a en grande partie disparu. Des vagues de béton ont recouvert ses villas et ses jardins. Cinquante ans après, il ne reste rien des personnages et des lieux évoqués dans ce récit ; ce qui lui donne, si véridique soit-il, des allures d'histoire de fantômes. La Thessalonique d'avant-guerre est plus lointaine, désormais, que l'Inde ou que la Chine.

Quant à Gioconda, nous avons bien failli ne jamais la connaître. Pendant trente ans, Nîkos n'a pas voulu – ou pas pu – parler de ce qu'il avait vécu avec elle. Puis, en 1975, à quarante-cinq ans, se disant que s'il mourait, elle mourrait avec lui une deuxième fois, il a enfin écrit ce mémorial – son premier livre, et le seul.

L'auteur revient ici sur son passé comme un damné à jamais brûlé par lui, comme un bienheureux à jamais nourri par sa lumière. Dira-t-on qu'il a eu le bonheur, ou le malheur, de vivre cette histoire ? Les deux seraient également vrais, également sacrilèges. Le paradis et l'enfer qu'il nous fait visiter sont côte à côte, et communicants.

Le plus étrange, c'est que cette histoire vraie, ancrée dans la réalité la plus précise, ne cesse de dériver, insensiblement, vers les territoires du rêve. Comme si à force de nous bousculer, c'était le réel lui-même qui basculait. Tout fut vécu si intensément alors – le bonheur de l'amour et le malheur de la guerre se renforçant l'un l'autre – que cette réalité si nettement gravée dans la mémoire du narrateur tourne plus d'une fois, comme dans la scène du bombardement, à la fantasmagorie.

Ce compte rendu, qu'il faut croire fidèle, est en même temps un conte :

Nikos et Gioconda se retrouvent au cœur de la guerre comme deux petits Poucets la nuit dans une forêt pleine d'ogres, avec l'amour pour cabane-refuge. Aucune bonne fée n'interviendra au dénouement ; mais les deux jeunes amants auront tout de même obtenu du sort une espèce de miracle : vivre en quelques semaines d'amour fou l'équivalent de toute une vie.

Amour des âmes, amour des corps. Depuis combien de siècles n'y avait-il pas eu, dans cette littérature grecque un peu prude, des ébats amoureux détaillés avec autant de précision – et en même temps de naturel, d'innocence, de ferveur ?

M.V.

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en juillet 2012
sur les presses de l'imprimerie Pulsio,
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Numéro d'édition : 645
Dépôt légal : août 2012
pour la version papier et la version numérique

www.editionsdelaube.com